



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



Crabillon (C.P.G., fils)
first edition, 2 volumes



Sir Tho. Neave Bart.

LIBER BIBLIOTHECAE

GR [redacted] ARD

Sold at Sotheby's 3 July 1978

Lot 156 , B. A. Gross

Creebillon (C.P.G., file)
first edition, 2 volumes



Sir Tho. Neave Bart

LIBER BIBLIOTHECAE

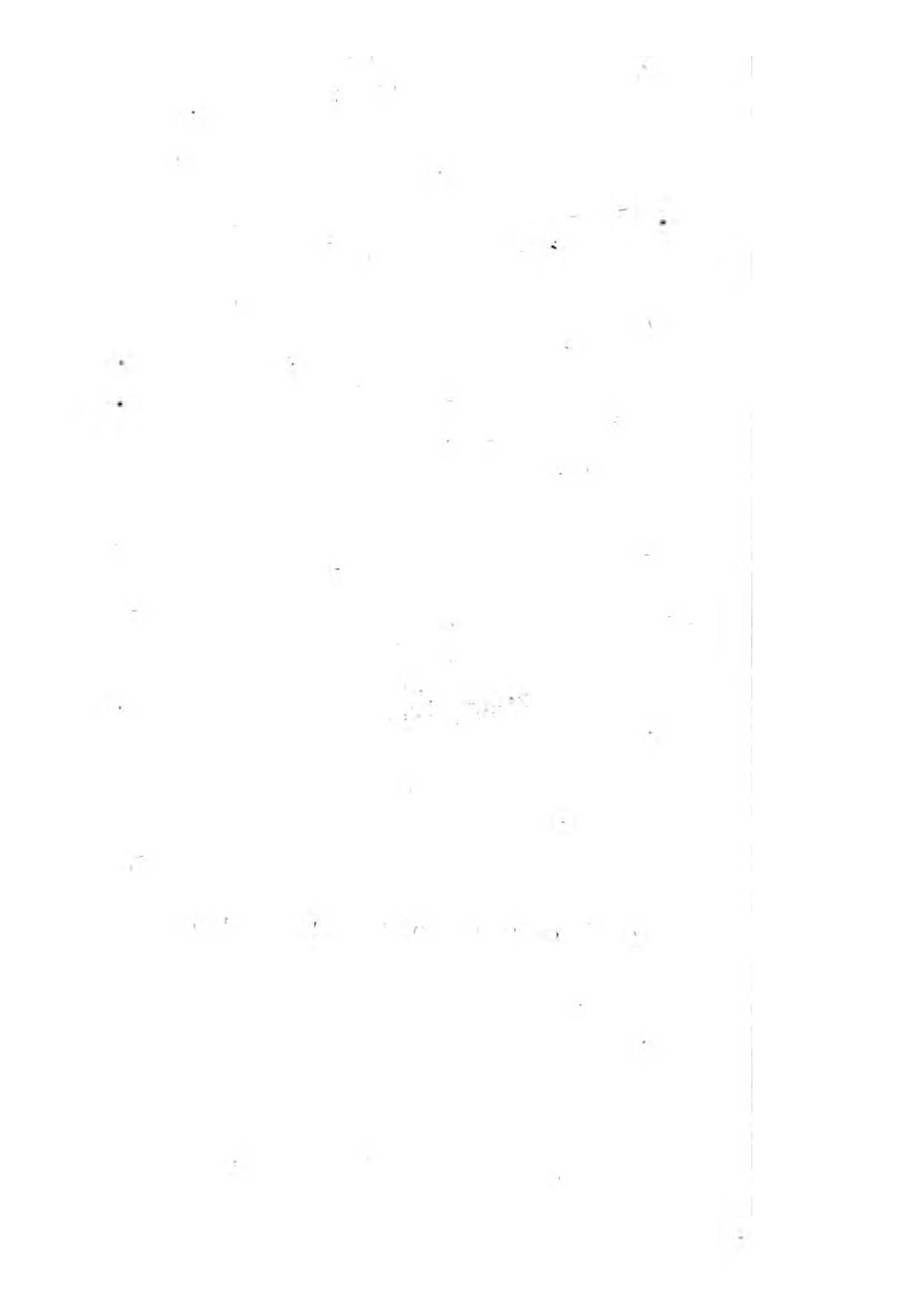
GR [redacted] ARD

Sold at Sotheby's 3 July 1978

Lot 156, B. A. Gross



Vertical line of text on the left margin, possibly a page number or header.



TANZAI
ET NÉADARNE.
HISTOIRE
JAPONOISE.
TOME PREMIER.



A PEKIN,

Chez LOU-CHOU-CHU-LA,

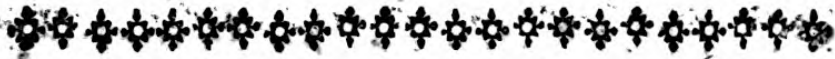
Seul Imprimeur de Sa Majesté Chinoise pour
les langues étrangères.

M. DCQ. XXXIV.





PREFACE.



CHAPITRE I.

De l'Origine de ce Livre.



ET Ouvrage est, sans contredit, un des plus précieux monumens de l'antiquité, & les Chinois en font un si grand cas, qu'ils n'ont pas dédaigné de l'attribuer au

iv P R E' F A C E.

célèbre Confucius. En effet, pour la sagesse des préceptes, la bonté de la morale, la beauté de l'invention, la singularité des événemens, & l'ordre qui y est répandu, ils n'ont pû se dispenser de l'en croire l'Auteur, ou du moins, de souhaiter qu'il le fût. Ce Livre, cependant, est de Kilo-ho-éé, Personnage Illustre, antérieur à Confucius de plus de dix siècles, premier Mandarin de la Loi, revêtu des Emplois les plus grands, & connu à la Chine, par un grand nombre d'Ouvrages, Historiques, Politiques, & Moraux. Un Sçavant

P R E' F A C E. ¶

*Chinois * qui a fait , il y a quatre cens ans , l'Histoire Litteraire de sa Patrie avec une exactitude admirable , a prouvé par des raisons invincibles , que Kiloho-ée étoit seul l'Auteur de ce Livre. Ce qu'il en a donné n'est qu'un Fragment d'une Histoire plus longue , un essai , pour ainsi dire , de celle de tout un Peuple. Les raisons pour lesquelles il a abandonné son projet , ne nous sont pas connues. Quelque honneur que Kiloho-ée ait attendu*

* Cham-hi-hon'chu-ka-hul-chi. Hist. Litt. de la Chine. Pekin. 1306. p. 155. prem. vol.

Vj. P R E F A C E.

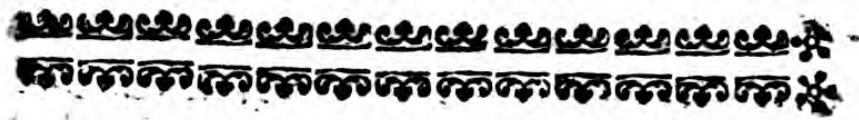
de ce commencement, qui ne forme que l'Histoire particuliere d'un Prince, il n'a pû s'empêcher d'avouïer qu'il l'a traduit de l'ancienne langue Japonoise, sur un manuscrit très-vieux, & l'Auteur Japonois l'avoit lui-même traduit de la langue des Chéchiens, Peuple qui dès ce tems-là ne subsistoit plus.

Le Japonois, dans un endroit, assure que sa Nation tenoit à honneur de descendre des Chéchiens, mais il semble n'être pas de cet avis, parce que de son tems même, il ne restoit aucune preuve de cette descendance, &

P R E F A C E. vij

qu'il croit, en Auteur judicieux, qu'une chose aussi importante, ne peut-être trop bien constatée. Il entre même sur cet article dans une dissertation que Kilofo-éé n'a point traduite, parce qu'elle n'éclaircissoit rien. Il seroit plus difficile aujourd'hui de sçavoir ce qui en est. Sous le bon plaisir du Lecteur, on passera donc à des Faits d'une discussion plus aisée.





CHAPITRE II.

Comment ce Trésor a passé en
France.

UN Hollandois , homme
d'esprit , se trouvant à
Nankin , il y a près de cent ans ,
fût obligé par ses affaires , d'y
demeurer assez de tems pour pou-
voir apprendre passablement le
Chinois : Dans le tems que pour
s'y former davantage , il cher-
choit à faire une traduction , ce
Livre lui tomba entre les mains ;
il l'admira , l'entreprit , & par-

PRE'FACE. 16

vint, après un travail de trois ans, à le mettre en Hollandois; mais, très-imparfaitement, selon qu'il l'a avoué lui-même. Peu curieux de le donner au Public, il repassa en Europe, & laissa son Ouvrage au Sçavant Jean-Gaspard Crocovius Putridus, de Leipsik, son ami intime; & connu dans la Litterature par la dispute qu'il a eüe avec Emmanuel Morgatus, sur une chose importante: Il s'agissoit de sçavoir si les Meutes de la chaste Diane étoient composées de Chiens, & de Chiennes, ou seulement de l'un ou de l'autre-Sexe de ces.

x P R E' F A C E.

animaux. Après des contestations très-vives, la Palme demeura à Putridus, qui prouva par des raisons tirées de la pudeur de la Déesse, & par les témoignages des plus grands hommes de l'Antiquité, qu'elle n'avoit jamais eû que des Chiennes. Le Hollandois arriva dans le tems que Putridus étoit complimenté par tous les doctes d'Allemagne; sur l'important service qu'il venoit de rendre à la République des Lettres; il le pria de commenter sa traduction Chinoise. Crocovius la traduisit en Latin, l'enrichit de Notes, & de Commentaires,

PREFACE. xj

Et il étoit près de la donner au Public, en trois Volumes in Folio, lorsqu'une mort prématurée enleva ce Sçavant homme. Balthasar Onerosus, Et Melchior Insipidus, ses neveux, heritiers des biens, Et de la science profonde de leur Oncle, augmentèrent encore son Livre, le commentèrent, éclaircirent ses notes, en ajoutèrent de nouvelles, comparèrent les leçons, restituèrent les passages, Et le faisoient enfin imprimer à Nuremberg en cinq Volumes in-folio, lorsque la peste les emporta. Leurs enfans, moins érudits, Et hors

xij P R E F A C E.

d'état peut-être de subvenir aux frais d'une Edition de cette importance, vendirent l'Ouvrage de leurs Peres, à un Noble Venitien qui se trouva pour lors à Nuremberg. Ce Seigneur nommé Annibale, Julio, Scipione, Buz-è-via de gli Tafanari, de retour à Venise le traduisit en sa langue, non tel qu'il l'avoit acheté. Comme il n'entendoit que très-imparfaitement le Latin, il laissa à part l'érudition, aidé par un frere servite, & tous deux s'aidant d'un Dictionnaire, il le mit enfin en état de paroître en langue Venitienne. Si son Excel-

P R E F A C E. xliij

lence Buz-è-via, a voit pû profiter des remarques sçavantes dont les Allemands avoient orné cet Ouvrage, la France l'auroit plus complet, & mille choses qui ont besoin d'éclaircissemens, n'en resteroient pas privées. On ne se flatte pas d'avoir bien réüssi à cette dernière traduction. Le Vénitien est un Jargon difficile à entendre, & le Traducteur François avoüe que dans le Toscan même il y a bien des termes qui l'arrêtent.

Ce qui ne paroïtra pas extraordinaire, quand on sçaura qu'il n'a étudié l'Italien que deux

xiv P R E F A C E.

mois, sous un François de ses amis, qui n'avoit été à Rome que six semaines.



CHAPITRE III. & dernier.

Inconvéniens auxquels il a fallu remédier : Eloge du dernier Traducteur.

ON peut aisément inférer des différentes mains par lesquelles ce Livre a passé, qu'il doit lui rester peu de ses graces nationales, & je ne sçais, à tout prendre, s'il en sera moins bon. Les livres Orientaux sont

PRE'FACE.

toûjours remplis de fatras, & de fables absurdes; les Religions des Peuples de l'Orient, ne sont fondées que sur des contes qu'ils mettent par tout, & qui seroient aussi ridicules pour nous, qu'ils sont vénérables pour eux. Ces religieuses folies donnent à leurs écrits, un air bizarre qui a pû plaire dans sa nouveauté, mais qui est trop rebattu aujourd'hui, pour que le Lecteur lui trouvât des graces. Outre leurs Dieux à qui ils font joïer toutes sortes de Personnages, ils mettent en œuvre les genies, & les Diws; on les trouve dans leurs plus

P R E F A C E.

*Sérieuses Histoires ; & si quel-
qu'un de leurs Héros est dans
quelque grand danger , c'est une
Dive qui l'y a plongé , c'est une
Ginne qui l'en retire. Ces êtres
imaginaires fondent , & de-
noient les trois quarts de leurs
Livres , & quoiqu'ils donnent
souvent lieu à des événemens
singuliers , on s'ennuie de ne voir
jamais sur la Scène que ces mê-
mes Acteurs , & cela marque
une stérilité d'imagination , qui
impatiente. D'ailleurs , leur
façon de narrer , est remplie de
Métaphores , & de certains
tours , que la simplicité de notre
langue*

P R E F A C E. xvij

langue ne permet de rendre ni avec exactitude, ni avec agrément. La traduction d'un Livre Oriental en François, est donc un Ouvrage plus difficile qu'on ne pense : Quoique celui-ci ait été traduit du Vénitien, on ne doit pas croire qu'il en ait donné moins de peine.

Le Seigneur Annibal a tout confondu, & il n'a pas fallu un travail médiocre pour arranger les faits comme on peut croire que Kiloho-ée l'avoit fait. Au nom de Ginne peu connu parmi nous, j'ai substitué celui de Fée dont nous faisons communément usage.

xviiij. P R E F A C E.

Où j'ai pû retrancher les noms barbares, je l'ai fait: La Ginne Hic-nec-sic-la-ki-ha-tipophetaf, formoit un nom insupportable à prononcer, je l'ai changé; en un mot je n'ai rien oublié de tout ce qui pouvoit rendre cet Ouvrage parfait, & je ne doute point qu'il ne le soit. Je l'ai embelli, en quantité d'endroits, de réflexions également neuves, & judicieuses. Il est écrit avec un soin, une netteté, & une précision merveilleuse, & je suis persuadé que Kiloho-ée est infiniment inférieur à cette traduction, quoique faite d'après une langue

PRE'FACE. xix

que je n'entends presque pas.

Pour le fonds , il peut être extravagant ; mais c'est vraisemblablement la faute de l'original. On auroit tort d'exiger de l'imagination d'un Chinois , la régularité , & le goût qui brillent dans nos Auteurs François , qui toujours compassez , sont presque toujours fort raisonnables , & froids encore plus souvent. Fondés en cela sur je ne sçai quel précepte d'Horace , que de bon cœur , je mettrois ici , si je m'en souvenois parfaitement ; mais cet Horace prétend que la raison soit égayée , &

xx P R E' F A C E.

n'ordonne pas qu'on ennuie ses Lecteurs, à force de sagesse. Je suis, au fonds, très-persuadé que ceux de nos Auteurs que nous trouvons si arrangez, voudroient pouvoir l'être moins, & pêcher un peu plus contre les règles. Leurs Ouvrages en seroient moins décents ; mais plus agréables, & mieux lûs.





TABLE

DES CHAPITRES.



LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I. *Ce que c'est que le Prince Hiaouf Zélés-Tanzai.* Page 1

CHAP. II. *Retour du Prince : Assemblée du Conseil, Proposition de Mariage : Arrivée des Princesses ; leurs agaceries, comme quoi reçues.* 15

CHAP. III. *Amours du Prince : Sagesse inouïe de Néadarné.* 27

T A B L E

- CHAP. IV. *Choix de Tanzaï :*
Présent de l'Ecumoire. 43
- CHAP. V. *Dépit de Roussa Blaf-*
farda ; sur quoi fondé : Quelle
est la consolation qu'on lui pro-
met, & qui. 63
- CHAP. VI. *Jour des Noces : Toi-*
lette de Néadarné. 74
- CHAP. VII. *Suite du jour des Nô-*
ces, essai de l'Ecumoire : Colere,
& refus de Saugrénutio. 87
- CHAP. VIII. *Vengeance de Con-*
combres : Retour au Palais ; ce
qu'on y apprend. 97



LIVRE SECOND.

- C**HAPITRE IX. *Nuit des*
Noces. Page 113
- CHAP. X. *Suite de la nuit des*

DES CHAPITRES.

- Noces : Tour que joue l'Ecumoire à Tanzai.* 121
- CHAP. XI. *Evénemens peu intéressans : Conseil assemblé, à quoi il sert.* 133
- CHAP. XII. *Oracle du Singe ; départ du Prince.* 142
- CHAP. XIII. *Avanture Miraculeuse de la Fée au Chaudron.* 149
- CHAP. XIV. *Arrivée du Prince dans l'Isle des Cousins.* 158
- CHAP. XV. *Comme quoi l'on se trompe à ce qu'on imagine.* 172
- CHAP. XVI. *Illusion : Bonheur du Prince évanoui : A quel prix on le lui rend.* 186
- CHAP. XVII. *Nuit délicieuse de Tanzai.* 198
- CHAP. XVIII. *Le moins amusant du Livre.* 214

T A B L E

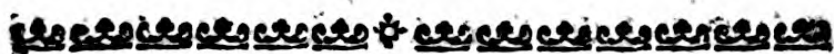
CHAP. XIX. <i>Bagatelles trop sérieusement traitées.</i>	229
CHAP. XX. <i>Retour du Prince à Chéchian.</i>	254

TANZAI



TANZAI
ET
NÉADARNÉ.

LIVRE PREMIER.



CHAPITRE I.

*Ce que c'est que le Prince Hiaouf-
Zélés Tanzai.*



Ans la grande Ché-
chianée, Pais aujour-
d'hui perdu par l'i-
gnorance des Géographes,

A

régnoit autrefois un Roy nommé Cphaf ou Céphaès , nom qui signifioit dans la langue du País , auffi ignorée à présent que la langue Punique , Bonheur du Peuple. Nom auguste que le hazard & la flatterie lui avoient peut-être donné. Ce Prince ne se voïoit pour succéder à sa vaste puissance qu'un seul fils , pour lequel les Chéchianiens avoient un respect extraordinaire , & qui , dès ses plus tendres années , faisoit , sans qu'ils scussent bien pourquoi , leurs plus chères espérances. En ce

tems-là, les Fées gouvernoient l'Univers.

On n'ignore pas que ces intelligences consultant plus le caprice que la raison, en devoient assez mal régler la conduite. Il est rare qu'on n'abuse pas d'un pouvoir sans bornes, & quiconque peut faire tout ce qui lui plaît, ne détermine pas toujours ses volontez sur la Justice. C'est ce qui arrivoit aux Fées; elles étoient en grand nombre, connoissoient peu entr'elles la subordination; leur sexe, les intérêts qui l'animent, peu importans quel-

que-fois, mais toujours vifs; la jalousie du commandement, celle de la beauté, l'envie de faire parler d'elles, la fantaisie, qui pour des Déitez femelles est un mobile considerable, faisoient naître entre ces Puissances, les guerres les plus sanglantes.

Le fils de Céphaès avoit été reçu en venant au monde par la grande Fée Barbacela, Protectrice déclarée de sa maison depuis un tems immémorial. Elle donna au jeune Prince, à cause de sa grande beauté, le nom de Hiaouf-Zélès-Tanzai (rival

ET NÉADARNE. §
du Soleil) & le doüa en même tems de tous les avantages qui peuvent élever un mortel à la plus haute perfection : Il fçavoit tout sans avoir rien appris ; chez les personnes d'un haut rang, ce n'est pas chose rare qu'elles croient tout fçavoir ; mais Tanzaï n'étoit point dans ce cas-là, & ses talens étoient effectifs. Il possédoit à un point égal la Poësie, la Peinture, & la Musique ; le Lyrique, l'Épique, le Dramatique ne lui coûtoient pas plus l'un que l'autre ; il ne réussissoit pas moins dans le Badin,

6 T A N Z A ï ,
& le puérile, & le Madrigal ;
l'Epigramme, l'Elégie, l'I-
dylle, l'Eclogue, l'Anagram-
me, & les bouts-rimez, lui
étoient aussi familiers que le
reste. Cependant, comme il
n'est pas de génie universel,
il ne pût jamais parvenir à
faire des Acrostiches: Quoique
son goût le plus déterminé fût
pour la Poësie, il ne négli-
geoit pas les autres Arts; tous
les curieux de Chéchian
avoient de ses Tableaux dans
leurs cabinets, & tous les *ex*
voto du grand Temple n'é-
toient peints que par lui. On

ET NÉADARNE. 7

représentoit souvent à Chéchian des Opéra dont il avoit fait lui-même la Musique , & les paroles. On ne sçauroit nier qu'il n'eut le meilleur goût du monde , & rien ne le marquoit mieux que la préférence qu'il donnoit à la Vielle sur tous les autres Instrumens. Il avoit une si vive passion pour elle , que Céphaès , qui adoptoit aveuglément tous les caprices du Prince , avoit fait suspendre dans les Tours des Temples de Chéchian , au lieu des timbales qui appelloient auparavant les Peuples à la

A iiij

prière, des Vieilles d'une grosseur énorme. Des Princes du Sang avoient été chargez du soin d'en jouïr dans les occasions nécessaires, & pour ce, étoient décorez du titre suprême de grands Vielleurs de l'Etat: cette charge devint une des plus grandes du Royaume, & le plus ancien des Vielleurs étoit déclaré Connétable. Le Roy pour donner à cette dignité un plus grand lustre, honora ceux qui en étoient pourvûs, de la culotte de peau d'Ours garnie de Marons d'Inde. Honneur qui peut paroître bizarre, mais

ET NE'ADARNE. 9

qui, selon les préjugés de ce Peuple, étoit la marque de la plus particulière distinction. Tanzai répondoit aux bontés de son père avec cet attachement que donne une excellente éducation; aimé des Peuples qu'il devoit un jour gouverner, l'objet des attentions de la grande Fée Barbacela; l'admiration de toute la terre, rien ne paroissoit manquer à son bonheur, cependant il étoit né avec un cœur tendre, & il ne lui étoit pas permis d'aimer.

La Fée, sur je ne sçais quels

accidens dont le Prince étoit menacé s'il aimoit, ou s'il se marioit avant que la vingtième année fût accomplie, lui avoit expressement défendu l'un, & l'autre, jusques au tems où le destin le laissoit maître de lui-même: ces ordres étoient précis, & il étoit aussi dangereux pour Tanzaï d'y contrevenir, qu'il lui étoit difficile de s'y soumettre. Comment dans un Cour où tout respiroit le plaisir, où les femmes joignoient à leurs agrémens ce que la coqueterie a de plus séduisant, où leur unique af-

ET NE'ADARNE'. II

faire enfin étoit d'exciter les desirs , & de les satisfaire, un Prince jeune, aimable & sensible ; pouvoit-il garder long-tems son indifférence ? C'étoit en vain qu'il auroit pû s'en flatter. Aussi, Tanzai sentant combien pour quelqu'un à qui la vertu est recommandée , la Cour est un séjour pernicieux , & accablé par tout ou de regards tendres , ou de déclarations pressantes , résolut enfin d'en sortir , de se retirer dans un Palais qu'il avoit sur les bords de la mer , & d'en faire défendre l'entrée.

12. TANZAI,
à quelque femme que ce fût.
Cette résolution surprit extrê-
mément : on ignoroit les rai-
sons de cette retraite, & les
femmes qui en furent cho-
quées, répandirent des bruits
fort defavantageux à Tanzai
qui ne les sçut pas, ou qui ne
s'en embarrassa guères. Il avoit
dix huit ans quand il s'enfer-
ma dans cette solitude, & il
ne comptoit pas trois mois de
plus quand il s'en ennuia.
Loin de ce Sexe charmant qui
l'occupoit déjà tout entier, rien
ne l'amusoit, les ressources de
son esprit lui devinrent inuti-

les : Moins il connoissoit le plaisir d'aimer, plus il s'en formoit une image flatteuse. Cette union si tendre de deux cœurs que souvent il avoit peinte dans ses Ouvrages, ces transports, cette volupté si vive de l'amour, devinrent enfin le seul bien dont il voulût jouir. Son ennui ne faisant qu'augmenter, il prit le parti de dire à la Fée qu'il vouloit, & retourner à Chéchian & se marier, quelque chose que le destin pût en dire. Barcelona n'oublia rien pour le détourner de cette idée ; mais

malgré ses remontrances, il fixa le jour de son départ. La Fée, sans l'abandonner à son sort, le plaignit, & résolut de se servir de toute sa puissance pour prévenir les malheurs qu'il devoit éprouver, ou pour les soulager du moins. Les Lecteurs assez patients pour continuer cette Histoire, verront dans la suite, combien servirent au Prince les précautions de la Fée.





CHAPITRE II.

*Retour du Prince : Assemblée
du Conseil : Proposition de
Mariage : Arrivée des Prin-
cesses ; leurs agaceries , com-
me quoi reçûës.*

LE retour du Prince don-
na lieu à de nouvelles
conjectures , & fût pour les
Politiques de Chéchian une
source inépuisable de raison-
nemens , & de chimères. Le
Peuple qui ne cherche jamais
tant à donner une cause aux
actions de son Souverain , que
quand elle lui est le plus ca-

chée, s'épuisa en considérations, & ne devina pas plus les motifs du retour, que ceux l'absence. Les femmes furent moins embarrassées, & il n'y en eût pas une qui ne crût que Tanzaï brûlé d'un feu secret que sa fierté avoit envain combattu, ne revenoit que pour rendre à son vainqueur un hommage qu'il ne pouvoit plus lui refuser : Mais à propos de quoi cette réserve ? Dans un Rang aussi élevé, doit-on dissimuler ses desirs, & les Princes sont-ils faits pour un amour timide ? Leurs idées n'étoient cependant

cependant pas sans fondement. Le Prince étoit dévôt, les personnes de cette espece peuvent être tentées, mais elles voilent leurs mouvemens plus qu'elles ne les combattent, & ne s'opposent à leur chute qu'autant qu'elle ne peut point être ignorée. Combien ne doit-on pas de Prudes à la crainte de l'éclat ! Entre les femmes qui prétendoient au cœur de Zélès, sa Gouvernante croïoit ses droits les mieux fondez, & ne doutoit pas qu'au moins par reconnoissance, si ce n'étoit par inclination, il ne lui

donna ses premiers soupirs ,
ou ses premières fantaisies.
Les Coquettes les plus expérimentées de la Cour se disputèrent aussi sa conquête , & étalèrent à ses yeux tout ce que l'envie de plaire, a fait imaginer aux femmes, en mines, & en façons. L'indifférence du Prince n'en fût pas ébranlée , il vouloit une beauté modeste , simple , qui ne tint rien de l'Art , & qu'il pût, sans l'offenser, voir avant sa Toilette. Il proposa même cette épreuve , elle embarrassa les prétendantes , quelque bonne opinion qu'elles

eussent de leurs charmes, & elles aimèrent mieux renoncer au cœur de Tanzai que de se montrer à ses yeux telles que les laissoient les veilles de la Cour, & les fatigues de leur état.

Le Roi cependant songeoit sérieusement à marier son fils, & comme c'étoit une affaire importante, il voulût en conférer avec son Conseil. Les Ministres Etrangers proposèrent chacun la Fille de leur Maître; ils étoient douze qui pouvoient se flatter de cette Alliance : mais Céphais ne

jugeant pas que son Fils pût épouser douze Princesses, se trouva irrésolu sur le choix. Les Rois dont on lui offroit les Filles étoient extrêmement puissants, il étoit dangereux de les mécontenter, & l'on n'en pouvoit contenter qu'un ; jamais matiere plus sérieuse n'avoit exercé la sagesse du Conseil ; celle du Prince supérieure à tout, lui suggéra alors un parti convenable au bien du Royaume, & à la Majesté des Rois voisins : Il proposa que chacun de ces Princes envoyât à Chéchian la Prin-

cesse qu'on lui destinoit pour Epouse, qu'elles restassent toutes à la Cour treize Semaines, qu'il en emploïeroit douze tour à tour auprès d'elles, ou pour mieux juger de leur mérite, ou pour leur laisser la liberté de décider sur le sien; que la treizième Semaine, après avoir pesé mûrement la beauté de leurs Personnes, ou la douceur de leurs caractères, il déclareroit son choix: Qu'en agissant de cette façon, aucun des Souverains, dont il étoit question, ne pourroit imputer à mépris le refus qu'il feroit de leur Al-

liance , puisque les seuls agrémens le détermineroient. Le Conseil applaudit à la résolution du Prince; les Ministres en firent part à leurs Maîtres qui y souscrivirent. On travailla à loger dans le Palais les beautez qui alloient l'occuper , & bien-tôt après on les vît arriver. Les fêtes les plus superbes signalèrent le plaisir qu'on avoit de les voir, on représenta divers Opéra du Prince qui furent tous admirés par complaisance, ou par justice. Tanzaï, au premier coup d'œil, trouvant les Prin-

cesses également aimables , auroit bien voulu les épouser toutes ; mais le respect des Loix le retint , & il se contenta de leur faire , tant en Prose , qu'en Vers , les plus jolis complimens du monde. Si les Princesses lui avoient plû , aucune de ses graces ne leur étoient échappées , il plût à toutes , & cette conformité de sentimens augmenta l'aversion qu'elles se sentoient déjà les unes pour les autres. On sçait assez de quoi les femmes sont capables quand elles ont envie de s'enlever un amant ,

mais comme on n'a jamais vû un homme seul être l'objet des vœux, & des adorations de douze femmes, on dira simplement qu'il y avoit douze fois plus de haine, & de médisance entr'elles qu'on n'en voit d'ordinaire; par conséquent douze fois plus de mignauderies qui tournoient toutes au profit du Prince que ce manége ne laissoit pas d'amuser.

Quand une de ces Princesses avoit trouvé une façon nouvelle de marcher, de se composer la bouche ou de
regarder,

regarder ; les autres pour rencherir, devenoient louches , se faisoient remonter la bouche aux yeux , ou prenoient la démarche du monde la plus ridicule : il en étoit ainsi du reste , car sçachant que Tánzai se piquoit de toutes sortes d'Arts, elles étoient toutes Poëtes , Peintres, Musiciennes, &c. & l'on ne sçauroit imaginer combien cette émulation produisoit de sottises en tout genre. Tánzai craignant de leur déplaire par une préférence qu'elles auroient crû injuste , voulut que le

fort décidât entr'elles de leur rang, & dispensa son tems de façon, que dans la journée il ne voyoit uniquement que celle qui étoit de semaine: Il assistoit à sa toilette, lui donnoit la main par tout, mangeoit avec elle; mais le soir, aux spectacles, ou au cercle, il voioit toutes les autres, & c'étoit alors que ces rivales l'examinoint, lui trouvoient un air contraint & ennuié, & jugeoient à sa physionomie, que la Princesse en place, étoit celle qui lui plaisoit le moins. Leur seule vanité leur faisoit

cependant former ces conjectures, & les manières de Tanzai, quoique son cœur se fût déjà déterminé, étant les mêmes pour toutes, devoit les laisser là-dessus dans une irrésolution où il feignoit d'être encore plongé lui-même.



CHAPITRE III.

*Amours du Prince : Sageſſe
inoüire de Néadarné.*

ONze Semaines s'étoient déjà passées, & la Princesse qui échût à Tanzai pour

La dernière, étoit celle pour qui, mais en secret, son cœur s'étoit déclaré. De quelque circonspection qu'il eût usé, son amour étoit scû de la Princesse; celui qu'elle se sentoit elle-même l'avoit éclairée sur les sentimens de Tanzai, & leurs yeux s'étoient mille fois déclaré leur tendresse, avant que leur bouche en eût prononcé l'aveu.

Tanzai n'auroit pû faire un plus beau choix; le soin que toutes les Princesses prenoient de l'imiter, la jalousie qu'elles avoient contr'elle, prouvoit

assez son mérite ; il l'avoit lui-même remarqué dès le premier jour ; mais contraint par une loi qu'ils s'étoit imposée, il avoit fallu qu'il attendit que le sort l'approchat d'elle. Enfin cet instant heureux venoit d'arriver : Pressez tous deux de s'expliquer ce qu'ils sentoient, de sçavoir s'ils ne s'étoient point mépris à leurs regards, de joüir pour la première fois du bonheur suprême de s'aimer sans contrainte, ils ne pûrent dissimuler leur joye.

Néadarné (c'est ainsi que s'appelloit la Princesse) justi-

30 T A N Z A ï ,
fioit les desirs de Tanzai. C'é-
toit une Brune qui possédoit,
avec les agrémens particuliers
aux femmes de cette couleur ,
ceux qu'on admire dans les
Blondes : ses yeux noirs étoient
extrêmement vifs , mais de-
puis qu'elle avoit vû le Prince,
une tendre langueur en paroif-
soit modérer l'éclat : Sa bou-
che qui ne s'ouvroit jamais
que pour dire les choses les
plus brillantes , ou les plus sen-
sées , étoit agréablement cou-
pée , & ornée des plus belles
dents du monde ; sa taille hau-
te , droite , & majestueuse étoit

ET NE'ADARNE'. 31
en même tems noble, & libre ;
ses jambes, & ses mainstournées
par les Graces, donnoient sur
tout le reste , les préjugez les
plus avantageux : toutes ses ac-
tions , tous ses discours avoient
une grace inexprimable ; elle
n'avoit recours , pour plaire ,
soit pour sa figure , soit pour
son esprit , ni à cette pétulan-
ce affectée , qui est toujours
aux dépens de la raison , &
de la bienféance ; ni à ces mots
entortillez , & à ce fade jargon
qui devoient être par tout
aussi méprisez , qu'ils sont ri-
dicules. Quelle ame insensi-

C.iiij



ble ne se fût émuë à cet objet.

Tanzai ne vît pas plutôt paroître le jour qui lui permettoit de parler à sa Princesse, que pressé par les mouvemens de son cœur, il alla attendre sous ses fenêtres l'instant où il pourroit la voir.

Néadarné aussi inquiète que lui, s'éveilla aussi de meilleure heure que de coutume : Le premier bruit qui frappa ses oreilles, fût celui que Tanzai faisoit en chantant amoureusement des Impromptu qu'il composoit sur sa passion : Elle se leva précipitamment,

ET NÉADARNE'. 31
mais craignant que la décence
ne fut blessée si elle paroissoit
à la fenêtre, & ne voulant
pas d'un autre côté qu'elle lui
fit perdre l'occasion de parler
au Prince; elle fit faire tant de
bruit dans son appartement,
que Tanzai jugea qu'elle étoit
éveillée, & se présenta pour
entrer. Néadarné qui ne l'a-
voit vûe auprès de ses Rivaux
commencer la journée; que le
plûtard qu'il pouvoit, augu-
ra bien de ce commencement.
Le Prince l'aborda avec le
trouble, & cet égarement
qu'on n'éprouve qu'auprès de

ce qu'on aime avec transport. Les femmes de la Princesse s'étoient retirées. Comment s'y feroit-elle opposée ? la loi le vouloit.

Demeuré seul avec elle, il n'en fut d'abord que plus timide : long-tems ses yeux seuls parlerent de son amour, & la Princesse les entendit mieux qu'elle n'auroit entendu ces discours impertinens, & doux, que la sottise des hommes, & la coqueterie des femmes ont depuis imaginez. Ce silence devoit pourtant cesser ; on admire quelque tems, mais en-

fin on parle de ce qu'on admire ; & ce que la Princesse mon-
troit d'appas aux yeux de Tan-
zai, lui offroit une source inta-
rissable de plaisirs, & de loüan-
ges ; il se détermina. Puis-je
espérer, lui dit-il en bégayant,
& avec une contenance mal-
assurée, que vous ne vous
méprendrez pas à mes soins,
& que vous aurez assez de bon-
té pour y répondre ? Ah Sei-
gneur ! lui répondit-elle, s'ils
sont sinceres, que ne devez
vous pas en attendre ? S'ils le
sont ? ma Princesse ! ah que ce
doute nous est injurieux ! En

35. TANZAI ,
achevant ces paroles , il s'étoit
jetté aux genoux de Néadar-
né, qui contente de son Amant,
l'écoutoit avec cette complai-
sance que donne l'envie d'être
persuadée. Eh-bien ! je vous
crois , cher Prince , lui dit-elle
tendrement , & comment a-
vec l'amour dont je brûle pour
vous , ne vous croirois-je pas ?
Recevez , ajouta-t-elle en lui
tendant la main , les assuran-
ces de ma passion ; parlez-moi
sans cesse de la vôtre ; quel
bonheur pour moi de vous
aimer éternellement !

Tanzaï accablé de l'excès de

ses plaisirs, baisoit la main de la Princesse: Avec quel transport ne lui parla-t'il pas de la première impression que sa vûë avoit faite sur lui? Du dégoût qu'il avoit conçu pour ses rivales? De la peine qu'il avoit eüe à se contraindre; de son impatience; combien de sermens d'aimer toujours; que d'amour éclatoit dans ses yeux: Que la Princesse qui attachoit sur eux ses regards avides, y lisoit, & y puifoit de tendresse: tous deux troublez, tous deux ennivrez de délices, ne sentoient plus que leurs desirs.

Tanzai animé par tant de
beautez , sûr d'être aimé ,
voulût profiter du désordre
où il voïoit Néadarné : Il com-
mença par un soupir qu'il a-
cheva sur ses lèvres où l'Amour
lui-même le porta : elle auroit
assûrément voulu s'en deffen-
dre , mais il est douteux qu'en
pareille occasion on ait toutes
les forces qu'on pourroit avoir ;
un Amant à qui l'on craint de
déplaïre , & qui n'a pas la mê-
me peur , est plus fort par vô-
tre foiblesse , que vous n'êtes
foible par sa force : quoiqu'il
en puisse être , le Prince exigea

qu'elle lui confirmât le baiser qu'il avoit pris; la vertu ne le vouloit pas, mais l'Amour l'ordonnoit, & il semble que l'une n'ait été imaginée que pour être sans cesse sacrifiée à l'autre: Plus on a, plus on veut avoir, un désir satisfait en fait naître un autre dans le cœur d'un Amant: sur ce qu'on lui permet, il voit ce qu'on peut encore lui permettre.

La Princesse étoit dans un de ces déshabillez si négligez, que par la faute d'une épingle qui vient à sauter, on expose plus de choses, qu'on n'en def-

fendoit auparavant ; une tunique qui s'ouvrit fit voir au Prince une gorge d'une forme si admirable , & d'une blancheur si éclatante, qu'il ne pût assez se contenir pour ne pas avoir l'envie de perdre encore le respect : Néadarné avoit si long-tems combattu pour un simple baiser , qu'il jugea que la moindre permission qu'il lui demanderoit sur ce nouvel objet qu'il découvroit, lui feroit sévèrement refusée ; Résolu donc de ne devoir ce nouveau plaisir qu'à lui-même , il y porta les mains , puis la bouche

che, puis la Princesse, & lui ne disant mot, ne se regardant plus; ne revinrent de leur faiblesse que pour recommencer à s'y remettre: Qu'auroit-elle fait? elle avoit de la vertu, mais dans une situation aussi embarrassante, tout ce que peut une femme vertueuse est moins de mettre un frein aux transports d'un Amant, que de se souvenir qu'elle doit le faire.

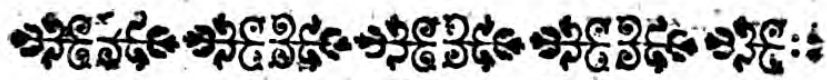
La réflexion est alors d'une foible ressource, s'il est vrai encore qu'elle puisse naître dans le sein du plaisir. Vient-elle après, de quoi a-t-elle sau-

vé? La Princesse se trouvoit plongée dans un égarement d'autant plus dangereux pour elle, que c'étoit la première fois qu'elle l'éprouvoit, & que faute d'expérience, elle ne pouvoit le combattre. La violence des desirs du Prince commençoit cependant à l'éfraier, & elle le repoussa doucement; mais étoit-il en état de rien comprendre? Dans ce mouvement, sa jarretière peut-être mal attachée, tomba. Tanzai, poli naturellement, & en qui l'amour augmentoit le savoir vivre, s'offrit respectueu-

sement à la placer : Le lui refuser , c'étoit lui faire croire cette faveur d'une grande conséquence , & lui donner plus d'envie de la ravir : elle y consentit donc, n'ayant pas le tems de mieux faire ; lui qui n'avoit jamais mis de jarretieres à quelque Dame que ce fût , ne sçachant où communément on les plaçoit , & d'ailleurs troublé au point, quand il l'auroit sçû , de ne s'en pas souvenir , mit si mal-adroitement celle de la Princesse , que pour le coup un cri lui échappa : Ses femmes venant à sa voix ,

le Prince fût contraint de se retirer. On demanda à la Princesse ce qui l'avoit obligée de crier ; le moyen de le dire ? Les Princeses font ce qu'elles veulent , elle ne répondit rien , & l'on en crût tout ce qu'on voulut. Elle jugea à propos cependant de prendre des mesures contre les emportemens de Tanzai , elle ordonna à ses femmes en soupirant de ne la plus laisser seule avec lui , quelque chose que la Loi qu'il avoit imposée en souffrit , & résolut par vertu , de prendre contre Tanzai toutes les pré-

cautions que beaucoup d'autres femmes après une semblable aventure, ne prennent contre leurs amants, que par coquetterie.



CHAPITRE IV.

Choix de Tanzaï: Présent de l'Ecumoire.

CEux qui ne connoissent que la nature & ses mouvemens, croiront que si le Prince fut fâché de se retirer, la Princesse ne le fut pas moins de le voir sortir; peut-

être même penferont-ils qu'elle se reprocha d'avoir crié assez haut pour qu'on l'entendît de son antichambre. Ceux qui portent leurs réflexions plus loin, diront que sa vertu couroit trop de risques dans cette occasion, pour qu'elle pût voir avec chagrin le départ du Prince, & pour ne se pas reprocher de n'avoir pas crié assez-tôt. Tel est le malheur des Héros dont on tranfmet l'histoire à la poftérité. Le Lecteur les juge bien moins fur ce qu'ils auroient dû faire dans le cas où ils paroiffent à

les yeux, que sur ce qu'il pense qu'ils auroient pû faire : Il se met de sang froid à leur place & dépouillé des passions qui les animoient, les absoût ou les condamne, suivant le succès de leurs entreprises, & n'examine point si les circonstances leur permettoient le tems de délibérer, ou si leurs mouvemens leur laissoient seulement celui d'entrevoir la réflexion. Entre les personnes qui lisent, il en est peu qui discutent les faits avec jugement, & la plus grande partie de celles qui en sont capa-

bles, s'en acquitent souvent avec injustice. On ne manquera donc pas ici de raisonner bien, ou mal sur Néadar-né; quoiqu'on en dise, qu'elle ait crié trop tôt, ou trop tard, il est sûr qu'elle a crié, & que bien des femmes en pareille occasion, s'en tiennent à la menace, ou ne l'effectuent, que plus tard, & plus bas, que la Princesse. Elle n'étoit pas encore bien revenue de la fraieur que la vivacité du Prince lui avoit causée, lorsqu'il revint lui annoncer qu'il sortoit du Conseil où il avoit déclaré son
choix

choix. Enfin, divine Princesse, lui dit-il, vous allez être à moi, mon amour est trop violent pour s'affujettir aux Loix qu'une prudence timide, & aujourd'hui hors de saison, m'avoit fait croire nécessaires. On renvoye dès aujourd'hui les Princesses qui prétendoient à ma main. J'abrège mes chagrins de cette cruelle semaine qui devoit me déterminer: je n'ai plus à voir des objets que vous me rendez odieux; tout se prépare pour mon bonheur, & rien désormais ne peut plus le reculer, puisque

vous consentez à le faire. Ah !
Tanzai, s'écria-t'elle, pourquoi
ne parlez-vous que de votre
félicité ? Oubliez-vous que
vous faites la mienne ? Le Roi,
qui en ce moment entra chez
Néadarné, interrompit la con-
versation. Il venoit marquer
à la Princesse combien le choix
que son fils avoit fait d'elle,
lui étoit agréable. Ils réglé-
rent entr'eux le jour des Nôces
du Prince, & on le fixa au
commencement de la semaine
suivante.

Le Prince auroit bien voulu
qu'il eut été moins éloigné,

ET NÉADARNE. 57
mais ce mariage devoit se faire avec tant de pompe qu'il falloit attendre ce tems-là pour que tout fût prêt. Toutes ces mesures prises, on annonça au Peuple que Tanzai prenoit pour épouse Néadarné, fille du grand Roi de Copuchullm. Cette alliance lui fut d'autant plus agréable que ce Roi étoit en effet très-puissant, que ses Etats touchoient à la Chéchianée, & que Néadarné en étant l'unique héritière, ils s'unissoient après la mort de ce Prince, sous Tanzai, dont les forces devenoient

152 TANZAI,

formidables. On donna de grandes loüanges au Prince, & l'on attribua à sa profonde politique, ce qui n'étoit qu'un effet du hazard, & de l'amour. Ce que le Peuple avoit pris si bien, ne le fût pas de même par les Princesses: Leur chagrin fût excessif, & il n'y en eut pas une qui n'en eut pendant huit jours la migraine, & les yeux battus. Quelques Auteurs de ce tems-là avancent même (ce qu'on peut cependant ne pas croire) que la douleur de ces Princesses, & leur amour pour Tanzai,

allèrent si loin , qu'il n'y en eût pas une qui ne lui fit proposer sous-main un accommodement. Epris comme il l'étoit de Néadarné , il y a peu d'apparence qu'il eut voulu y entendre , peut-être même ce fait n'est-il pas vrai ; ce qui est constant , c'est que sa sensibilité pour leur désespoir , ne lui fit pas changer de résolution. Au milieu de tant de joye , des réflexions tristes sur les menaces de Barbacela , se firent sentir à Tanzai ; il considéra que sans la consulter , il avoit non-seulement choisi ,

54 TANZAI,

mais même annoncé son mariage à tout le monde avant de lui en faire part. Il craignit qu'elle ne le punît, en cessant de le protéger, du peu d'égards qu'il avoit eus pour elle. Il étoit occupé de ces idées, lorsqu'on vint l'avertir que la Fée étoit arrivée : quoique cette nouvelle le troublât, il alla la trouver chez le Roi. Je ne vous fais point de reproches sur le choix que vous avez fait, lui dit-elle, il est conforme à mes intentions, mais je souhaiterois que vous n'allâssiez pas plus loin, & que vous at-

ET NÉADARNÉ. 55
tendissiez auprès de Néadar-
né, que vous pûssiez la possé-
der fans risque. Le destin ne
vous menace d'événemens fâ-
cheux, qu'en cas que vous vous
engagiez à l'hymen avant vo-
tre vingtième année accom-
plie, & vous pourriez
Je sçais, Etre céleste, interrom-
pit Tanzaï, ce que votre pru-
dence, & votre bonté vont me
conseiller, mais je ne puis at-
tendre.

Si je ne possède pas bien-tôt
Néadarné, je meurs. Quel-
ques affreux que puissent être
les coups que le destin me ré-

serve, ils me le feront moins que le plus léger retardement. Je ne puis d'ailleurs imaginer pourquoi le destin est fâché que je me marie avant vingt ans, & je ne sçaurois croire qu'un événement qui lui importe aussi peu que celui-là, le détermine à me persécuter. Mon fils, répondit la Fée, ma science peut bien aller jusques à prévoir les ordres du destin, mais la cause m'en est toujours inconnüe. Vous devez cependant penser qu'il a ses raisons; & obéir sans les chercher, c'étoit ce que j'attendois de

vous, sans l'espérer. Vos malheurs ne seront que trop réels ; il est cependant encore malgré votre mariage, un moïen de les éviter, le voici :

La Fée, à ces mots, tira de dessous sa robe une écumoire d'or de trois pieds de long, & dont le manche rond étoit de trois pouces de diametre ; le manche étoit percé, & le trou n'étoit que comme il le falloit pour qu'une chaine de pierres le traversât. Quel est ce Bijou ? Demanda le Prince. C'est, reprit la Fée, ce que mon amitié vous réserve, &

58 T A N Z A ï ,

voici l'usage que vous en devez faire.

Le jour de vos Noces , vous trouverez auprès du Temple une petite Vieille , saisissez-vous-en , & quelque résistance qu'elle vous fasse , de quelque prière qu'elle use , enfoncez lui , sans pitié , le manche de cette écumoire dans la bouche. Mais, Altesse Ethérée, dit le Prince , où trouverai-je une bouche à qui ce manche puisse convenir ? Cette inquiétude n'est pas faite pour vous , reprit la Fée , aussi ne vous dis-je pas que la Vieille ne souffre

pas à soutenir cette opération :
Ce n'est pas tout. Dans l'in-
stant que vous aurez retiré le
manche de la bouche de cette
Vieille, vous irez le porter au
Grand-Prêtre à qui vous ferez
la même chose. Le Grand-
Prêtre, s'écria le Roi, il n'y
consentira jamais : Avaler le
manche d'une écumoire ! je
ne sçais, reprit le Prince, ce
qu'il fera ; mais à sa place,
aucune puissance ne m'y for-
ceroit. C'est cependant ce
qu'il faut tâcher qu'il fasse,
dit la Fée, non par la violen-
ce, mais par la persuasion &c.

60 T A N Z A ï ,

les moïens les plus doux que vous pourrez emploïer. Elle feroit pourtant plus sûre , reprit Tanzai , que tout ce que vous dites ; Mais supposons qu'il y consente , à quoi cela me servira-t'il ? A détourner , répondit la Fée , les malheurs qui vous menacent. Et supposons à présent qu'il n'y consente pas ? Reprit encor Tanzai. En ce cas , dit la Fée , il faudroit ne pas achever votre mariage , ou vous soumettre à tout ce qui doit vous arriver de funeste. Oh ! en ce cas-là aussi , reprit il , le Grand-Prê-

ET NEADARNE. 61
tre avalera l'écumoire. Je vous
ai dit, répondit-elle, qu'il ne
faut point que ce soit par vio-
lence. Mais, de bonne foi, dit
Tanzai, croyez-vous qu'un
homme à qui l'on fera une pa-
reille proposition puisse l'ac-
cepter? Ce manche est d'une
grosseur si monstrueuse qu'il
n'y a point de bouche si énor-
me, où il ne trouvât encore à
fendre: Mais s'il m'est défen-
du, ajouta-t'il, d'user de vio-
lence, j'y puis emploier l'a-
dresse; soit, dit la Fée; mais
souvenez vous de ce que je
vous recommande; tenez la

chose secrete ; attachez l'écumoire à votre boutonniere , & foyez sûr que c'est la seule chose qui puisse vous tirer d'embarras. Assurément , reprit le Prince , si le destin me prépare des maux rares , il faut avoüer qu'il m'ordonne des remèdes bien singuliers. Souvenez-vous encore , dit la Fée , s'il vous arrive des choses désagréables de ne pas m'implorer , & que je ne pourrai rien pour vous. La Fée , en achevant ces paroles , disparut , & laissa Céphaès , & Tanzai , l'un dans l'étonnement de l'écumoire.

ET NE'ADARNE'. 63

& l'autre dans la résolution de s'en servir de quelque maniere que ce pût être.



CHAPITRE V.

Dépit de Roussa Blaffarda ; sur quoi fondé : Quelle est la consolation qu'on lui promet, & qui.

LA nouvelle du mariage de Tanzaï fût reçüe par les Princesses , en public , avec dédain , en secret , avec douleur. Quand ce coup n'auroit mortifié que leur vanité il leur

auroit toujours été cruel; l'amour qui s'en étoit mêlé, le rendoit insupportable, & avoit laissé dans leur cœur des mouvemens que le dépit n'effaçoit pas. Le séduisant Prince de la Chéchianée venoit avec tous ses appas se retracer à leur imagination. L'une relisoit des vers qu'il avoit faits pour elle, l'autre se rappelloit une conversation qui n'avoit été que galante, mais où elle trouvoit du sentiment; celle-ci se souvenoit d'un soupir, celle-la d'un regard; celle qui n'avoit à se souvenir de rien, ne
laissoit

laissoit pas de se souvenir de quelque chose. Toutes en général s'étoient crües préférées, & toutes mouroient de chagrin, tant d'avoir manqué Tanzai pour époux, que d'une autre injure plus récente encore, & sans doute bien piquante pour elles, puisqu'elles n'ôsoient pas s'en plaindre. Entre celles qui se distinguoient par leur fureur, étoit l'altière RoussaBlaffarda, Souveraine de l'Isle Métiffao.

C'étoit la moins belle, & la plus fière de ces Princesses; elle avoit en présomption,

tout ce qui lui manquoit en agrémens : Un air dédaigneux répandu sur son visage, en rendoit les charmes inutiles. Elle se croïoit de l'esprit, & quoiqu'en effet elle n'en manquât pas, il étoit si dur & si dénué de graces, qu'on ne pouvoit l'entendre parler sans être rebuté de la sécheresse de ses expressions, & de la rudesse de ses idées. Sa taille étoit aussi gauche que son esprit ; elle ne faisoit pas un geste qui ne déplût, pas une mine qui ne fût une grimace. Elle étoit à la vérité, d'une blancheur écla-

tante, mais cette beauté étoit payée par une couleur de cheveux qui n'étoit pas du goût de tout le monde. Aussi avoit-elle un souverain mépris pour les brunes, & trouvoit-elle les blondes trop fades. Au reste elle étoit cruelle, vindicative, scélérate & perfide. Telle que l'Histoire nous la donne, elle s'étoit flattée que Tanzaï l'aimoit, on n'a jamais bien sçu sur quoi elle se l'étoit imaginée; il y a apparence que sa vanité, plutôt que les soins du Prince, lui avoient fait naître cette idée; mais el-

68 T A N Z A Ï ,

le s'y étoit si bien accoûtumée, qu'elle regarda son amour pour Néadarné, comme une infidélité qu'il lui faisoit. Ce qui la désespéroit le plus, étoit d'avoir assez compté sur ses charmes, pour avoir refusé le secours d'une vieille Fée sa nourrice, & son conseil, qui étoit venuë à Chéchian avec elle, & qui lui avoit promis de fixer pour elle les vœux de Tanzaï. L'ambitieuse Princesse déchûë de ses espérances, fut obligée d'avoir recours à elle: Vous entendez, lui dit-elle en frémissant de rage,

ET N'EADARNE'. 69

vous entendez les cris de joye de ce peuple, & je ne suis pas vengée ! Le perfide Tanzai, & mon odieuse rivale triomphent ; ma douleur sans doute augmente leurs plaisirs. Ah ! verrez-vous avec tranquillité une Fête qui tous deux nous deshonne ? Mon injure n'est-elle pas la vôtre ? Depuis quand nos intérêts sont-ils séparés ? On m'outrage ! que dis-je ? On me porte un coup mortel, & mes yeux n'ont pas encore vu couler le sang de l'ingrat qui me trahit ? Ma rivale ne gémit pas encore dans l'horreur

70 T A N Z A Ï,
des supplices ! Toute la nature
n'est pas armée pour ma ven-
geance ! Vous ! qui d'un seul
mot, confondez les Elémens :
Vous ! que j'ai vû, pour de
moindres forfaits , prête à re-
plonger le monde dans le ca-
hos : Parlez, qui vous retient ?
Ce pouvoir formidable qui fait
trembler toute la terre cesse-
t'il seulement pour moi ? L'in-
grat n'a pû m'aimer, & il res-
pire ! Ah ma Mere ! vous ne
m'aimez plus : Ma douleur
vous auroit touchée, animée
de la même fureur que moi.
Le perfide , ma rivale , ce Peu-

ET NE'ADARNE'. 7E
ple que je hais, feroient vaine-
ment cherchez dans l'Uni-
vers. Ah ma Mere ! m'aban-
donnez-vous ? Que votre dou-
leur est injuste , ma fille , ré-
pondit la Fée. Croïez-vous ,
si je le pouvois , que je ne
vous eusse pas vengée au-delà
même de vos desirs ; mais un
pouvoir plus fort que le mien
m'empêche d'attenter aux
jours du traître Tanzai.

Barbacela devant qui tout
tremble , & qui me fait moi-
même obéir , protège ce cou-
ple odieux que votre haine
voudroit accabler : Invisible

auprès d'eux , elle les sauveroit de mes coups , & rien ne pourroit me soustraire à sa vengeance. Mais si je ne puis rien contre leur vie , je puis du moins empoisonner le bonheur dont ils croient jouïr , & vous épargner le funeste spectacle de leurs plaisirs. Je vous aurois fait préférer à votre rivale , si vous l'aviez voulu ; mais puisque ce mal ne peut pas se réparer , soïez sûre que je les punirai de vos peines , & que ne pouvant vous rendre heureuse , je les rendrai du moins aussi à plaindre que vous. Ce
jour

ET NE'ADARNE'. 73

jour fatal de leurs Nôces approche, vous apprendrez bientôt quel sera le genre de leurs peines. Roussa contente des assurances que la Fée lui donnoit de la venger, sentit son cœur cruel moins agité; & résoluë de dissimuler son ressentiment, attendît avec impatience une journée qui devenoit moins affreuse pour elle, depuis qu'elle se flattoit d'y voir éclater sa vengeance.



CHAPITRE VI.

*Jour des Noces : Toilette de Néa-
darné.*

IL étoit enfin arrivé ce jour
marqué pour tant de joye,
la plus brillante Aurore ve-
noit de l'annoncer ; un Ciel
pur & serain sembloit témoi-
gner aux Chéchianiens que
leur Divinité s'interessoit aux
plaisirs de leur Prince : le Sin-
ge consacré, auguste Protec-
teur du Pais, avoit fait trois
fois la culebute sur son pied
d'estail, à la vérité, il l'avoit

faite du pied gauche; mais loin de prendre garde à ce pronostique, tout fâcheux qu'il étoit par lui-même, on crût que c'étoit par inadvertance que le grand Singe, qui avoit touûjours eû des bontez particulieres pour le Prince, avoit fait sa culebute de travers. Ce qui le faisoit penser aux Sacrificateurs les plus superstitieux, n'étoit pas sans fondement. Le Soleil paroissoit sans aucun nüage; Depuis huit jours, quoiqu'alors dans une saison orageuse, le Tonnerre ne s'étoit point fait entendre; le mois dans le-

quel se faisoit cette Alliance desirée, étoit le plus heureux de l'année, & le Roi se trouvoit parfaitement guéri de son rhumatisme ; ce qui, selon une vieille prédiction, ne devoit arriver que lorsque son Fils feroit un Mariage fortuné.

Déjà les grandes Vielles enchantoient le Peuple par leur harmonie ; les ruës ornées de feüillages, & de fleurs ; les habitans vêtus d'habits superbes ; la Milice sous les armes, commençoient à donner aux Spectateurs une idée pompeu-

se des Fêtes de ce jour ; le Temple retentissoit des vœux que les Sacrificateurs y formoient pour leurs Souverains : Tout étoit prêt enfin , lorsque Tanzaï transporté d'amour , & de joye , alla éveiller la Princesse. Elle l'attendoit dans son lit : lorsqu'elle le vît arriver , une modeste rougeur peignit son visage ; elle voulut lui faire un compliment , mais l'Amour faisant expirer sa voix sur ses lèvres , elle ne pût dire que Ah Prince ! ah cher Prince ! Tanzaï aussi déconcerté qu'elle , ne pût lui rien répondre.

L'Etiquette des Rois de Ché-
chianée, étoit, que le jour de,
leurs Nôces ils habilloient seuls
la Reine fûture: mais il leur
étoit en même tems deffendu
de la part du grand Singe, de
s'abandonner aux desirs que
leur pouvoit causer les agré-
mens qu'ils découvroient. La
Princesse qu'on avoit instrui-
te des Coutûmes du Pais, vît
sans s'étonner les femmes sor-
tir de son Appartement.

Tanzai ne fût pas plutôt
seul avec elle, quil profita,
malgré la modestie de la Prin-
cesse, de la commodité de l'E-

tiquette ; Ce ne fût pas fans peine qu'il obtint la permission de tirer de son lit cette beauté dont il étoit idolâtre : Elle disputa long-tems & en personne bien née, les Prétentions du Prince : Malgré les précautions qu'elle avoit prises pour dérober à son Amant des charmes qu'elle devoit le soir même lui abandonner ; elle ne pût empêcher qu'il ne la vît dans ce désordre où se met nécessairement quelqu'un qui se retourne souvent dans son lit.

Quel objet pour Tanzaï !

80 T A N Z A ï ;

& que les ordres du Singe alloient être mal-exécutez , si la religieuse Néadarné n'eût arrêté ses emportemens. Les gens qui ont aimé assûrent que c'est un supplice beaucoup plus grand pour un homme amoureux de voir des beautez dont on ne lui permet pas l'usage , que de n'en pas voir du tout : Si cela est vrai , le Prince se trouvoit dans une situation gênante : Néadarné qui se souvenoit de ce qu'avoit pensé causer sa jarretiere , éludoit l'Etiquette tant qu'elle pouvoit & ne se fut pas plûtôt apperçû.

que les yeux de Tanzai cherchoient autre chose que les siens, qu'elle répara promptement, ce qu'une trop grande précipitation à tout voiler, avoit laissé à découvert: Il seroit fâcheux pour elle qu'on imaginât qu'il y avoit de l'artifice de sa part dans cette occurrence: Dans ces tems-là, peut être, on connoissoit moins qu'aujourd'hui en amour, l'art de faire naître des desirs, qu'on ne vouloit pas satisfaire: Les femmes même ont bien pû ne le mettre en pratique que par nécessité, & les Amans d'au-

trefois pouvoient n'avoir pas besoin d'un manége qui manque encore bien souvent sur ceux d'à present. Au reste, il est prouvé que Néadarné étoit assez vivement aimée du Prince pour n'avoir pas à se servir avec lui de cette coqueterie. Il poussa un cri affreux lorsqu'il vit la cruelle modestie de Néadarné lui enlever d'un seul coup tant de plaisirs. Ah barbare ! s'écria-t-il. Helas Prince, répondit-elle, & le Singe ? Si vous m'aimiez, reprit-il, ne l'auriez-vous pas oublié. Et c'est parce que je

vous aime, dit-elle, que ses menaces me sont toujours présentes.

Tanzai, en soupirant, la pressa alors d'entrer au bain, mais ils contesterent encore sur la façon dont elle y devoit être. L'opiniâtreté du Prince fut obligée de céder à la vertu de Néadarné; il s'agissoit cependant d'une tunique de bain que pendant long-tems il n'avoit pas crû nécessaire, & qu'il voulut mettre lui-même, quand il fût convaincu de sa nécessité: La Princesse y consentit, persuadée, que cela se pouvoit faire

84. T A N Z A Ï,

avec décence ; & en effet il n'y a rien à craindre , quand ce n'est pas un amant qu'on charge de cette fonction. Néadar-né avoit crû en être quitte pour cette complaisance ; mais quand le Prince eut apporté la tunique , une autre contestation s'éleva encore. Il vouloit Que ne vouloit-il pas ! toutes choses qui allarmeroient la pudeur de la Princesse , & auxquelles assurément elle n'auroit pas consenti , si elle avoit eû le tems de disputer. Il pût donc jouïr de la vûë de presque tous les charmes de la

Princesse, & ne pouvant ni se contenir tout-à-fait, ni s'abandonner absolument à son desordre, il se contenta de l'accabler de ces caresses, que l'amour ne fait jamais avec plus de fureur, que quand on ne lui permet pas d'aller plus loin. Après, il la mit dans le bain, mais lentement, & ne pouvant se lasser de l'admirer, & de la tenir: A peine y fût-elle qu'il murmura de ce que l'eau qui l'environnoit, toute claire qu'elle étoit, ne l'étoit point assez. On ne sçauroit compter toutes les propositions qu'il

lui fit , tous les écarts où il tomba , enfin jamais bain ne fût pris d'une façon moins tranquille. Elle en sortit pourtant , mal baignée ; mais convaincuë qu'elle étoit éperdûment aimée. Le Prince enfin après bien des peines parvint à la mettre en état de sortir du Palais : Elle n'avoit jamais été coëffée plus irrégulièrement que ce jour-là , mais c'étoit l'amour qui y avoit mis la main , & on sçait assez que quand il se trouve à une toilette , l'arrangement n'est pas de son ressort , ou qu'il n'est

pas bien violent quand il n'est pas bien mal-à-droit.



CHAPITRE VII.

Suite du jour des Noces, essai de l'écumoire : Colere, & refus de Saugrénutio.

LE bruit des trompettes, & des clairons annonça au Peuple qu'il alloit voir ses Maîtres. Néadarné conduit par le Prince, parût enfin ; ce qui venoit de se passer à cette toilette si pénible, lui avoit laissé une rougeur qui au-

38 T A N Z A ï ,

gmentoit sa beauté , & les desirs de Tanzai. Le Roi monta avec eux dans le même char; le Prince étoit ce jour-là magnifiquement vêtu , & sa superbe écumoire passée en baudrier , attachée en haut par une chaîne de pierreries , & soutenuë par une agraffe de même espèce , relevoit infiniment sa bonne mine.

Néadarné , ainsi que tout le monde , avoit toujours été surpris du cas qu'il faisoit de cet Instrument , & personne n'en sçachant la propriété , l'avoit attribué à ces fantaisies
qui

qui prennent quelquefois aux Princes , qu'ils ne se soucient pas de justifier , & dont on n'ose leur demander compte. Il n'y avoit pas un courtisan à qui cette écumoire n'eut paru ridicule , & qui n'eut voulu cependant en avoir de pareilles ; & sans le Prince qui les défendit , bientôt on n'auroit vû que cela à la Cour. Néadarne résolue enfin de percer un mystère qui inquiétoit depuis long-tems sa curiosité , crût avoir trouvé le moment favorable pour se satisfaire. Source de ma joye , dit-elle au

Prince, en le regardant tendrement, ne me direz-vous jamais ce que veut dire cette écumoire? Princesse, lui répondit-il gravement, c'est ce qui doit décider du bonheur de notre vie. Cette écumoire, reprit-elle, que peut-elle avoir de commun avec nous? Vous en allez être instruite, répondit-il, & vos yeux seront peut-être témoins des événemens les plus singuliers. En achevant ces paroles, ils arrivèrent au Temple. Le Grand-Prêtre à la tête de tous les Sacrificateurs, les y atten-

doit. Cet homme, qu'il est important de connoître, moins attaché au culte de sa divinité qu'à ses intérêts personnels, n'étoit parvenu à la place qu'il occupoit, qu'à force d'intrigues, & de souplesses. Peu estimé, mais craint, il se servoit souvent d'un pouvoir que la Religion rendoit absolu, pour combattre les volontez du Roi même. Il étoit encore jeune, & d'une figure agréable qui lui avoit peut-être plus servi à la Cour, que toutes ses cabales. Mauvais Théologien, mais séduisant auprès des fem-

mes , remplissant mal les de-
voirs de son état pour vaquer
trop bien à ceux qu'il s'impo-
soit avec elles , il avoit selon
le bruit public , passé de l'appar-
tement d'une Princesse au Pon-
tificat de Chéchian ; curieux
dans ses habits jusqu'à la plus
excessive propreté ; précieux
dans ses discours , composé
dans ses manieres , somptueux
en équipages , délicat dans
son luxe , aimant la table , as-
servi à toutes les passions ,
Courtisan adroit ; Prêtre im-
périeux , bon Chanonnier ,
Conteur plaisant , on avoit de

lui cent bonnes Epigrammes; quant aux Homelies, il les laissoit à son Secrétaire. Il étoit vain; & aimoit à passer pour homme à bonnes fortunes; & se piquoit par dessus tout, d'avoir la bouche; & les dents d'une beauté singulière. Tel étoit le personnage qui attendoit le Prince. La première chose que fit Tanzaï en mettant pied à terre, fût de chercher s'il ne découvroit pas la Vieille dont Barbacela lui avoit parlé.

Il l'apperçût enfin qui cachée derrière les gardes, fai-

soit son possible pour lui échapper ; il courût à elle : Quelle fût sa surprise quand il reconnut la nourrice de Roussa. Il ne l'en retint pas moins , mais croiant qu'il falloit adoucir par un compliment, la violence qu'il alloit lui faire : C'est , avec un regret sensible , lui dit-il , que je me vois forcé d'exécuter sur vous les ordres qui m'ont été prescrits : Vous m'obligeriez beaucoup , ma bonne , si vous vous prêtiez de bonne grace à ce que je vais exiger de vous. Et de quoi s'agit-il donc ? Demanda la Vieil-

le: Au fonds, c'est une bagatelle, reprit le Prince, vous voiez le manche de cette écumoire, il faut permettre que je vous l'enfonce dans la bouche. A moi, barbare! s'écria-t'elle. Point d'injures, reprit-il avec dignité, il le faut, & puisque vous répondez si mal à mes bontez, nous allons voir. Qu'on la saisisse, ajouta-t'il. Alors la Vieille entre les mains des Gardes, fût forcée de céder aux volontez du Prince. Quoiqu'avec la bouche qu'elle avoit, elle eut moins à craindre qu'une au-

tre, le manche étoit d'une grosseur si prodigieuse qu'elle ne pût le regarder sans effroi. Tanzai s'approcha, & malgré la colere de la Vieille, s'apprêta à lui faire subir ce nouveau genre de supplice. Quelque dextérité qu'il employât à cette opération, quelque énorme que fût la bouche à qui il avoit affaire, il ne pût si bien s'y prendre qu'il ne cassât à la Vieille les deux seules dents qui lui fussent restées. La moitié des assistans rioit, l'autre plaignoit la victime, tous enfin ignoroient pour-
quoi

quoï le Prince se portoit à cette violence ; le Grand-Prêtre, sur-tout, étoit surpris qu'il se passât à la porte du Temple une chose qui lui paroïssoit indécente ; il en murmuroit tout haut, mais il fut bien plus scandalisé quand Zélès ayant retiré le Manche courut avec promptitude, le lui porter : Allons, lui dit-il, que vôtre Révérence se dépêche, tout dépend de sa diligence. Quoi ? dit Saugrénutio : Je dis, repliqua le Prince, que votre Révérence doit lèche ce Manche.

Lèche ce Manche ! dit le

Prêtre: Moi ? un Pontife ! vous n'avez pas esperé , sans doute, que j'accepterois cette proposition : Je vous assure que si , reprit Tanzai , & j'ai assez compté sur vous pour croire que vous ne désobeiriez pas quand vous sçauriez que mon bonheur est attaché à cette cérémonie ; j'attendois de vous plus de complaisance. Mais Pardieu , Monseigneur , reprit Saugrénutio , Votre Altesse n'y songe pas ; outre l'honneur que je crois interressé à ne pas obéir , il faudroit , & n'avoir point vû la bouche

d'où sort ce Manche , & n'en avoir point à conferver pour se foumettre à ce que vous exigez : D'ailleurs, fi malgré la largeur de la bouche de cette vieille , le Manche n'a pû y entrer fans lui casser les dents, que ne me feroit-il pas à moi qui les ay toutes ? en un mot je n'en ferai rien. Vous le ferez , répondit le Prince en colere , mon falut y est attaché , ajoûta-t-il en fecoüant fa terrible Ecumoire , & je ne prétens pas que votre fotte répugnance me le coûte. Jour-de-Dieu ! s'écria Saugrénutio,

92 T A N Z A ï ,

si Votre Altesse m'approche,
je lui perdrai le respect.

Tanzai, pour punir ces insolentes paroles, voulut lui donner du Manche sur les oreilles, mais Saugrénutio s'étant jetté au milieu des Sacrificateurs, sembloit l'attendre de pied-ferme. Le Peuple toujours superstitieux, prenoit parti pour le Prêtre; la Cour toujours flateuse, se rangeoit auprès du Prince; tout annonçoit la Guerre: Lorsque Tanzai adressant la parole au Peuple, lui raconta de point en point l'origine de l'Ecu-

moire , l'ordre qu'il avoit reçu de Barbacela , de l'employer sur le Grand-Prêtre , comme il l'avoit fait sur la vieille , & le besoin où il se trouvoit d'obéir pour éviter les malheurs dont on l'avoit menacé.

Après que le Prince eût parlé , Saugrénutio demanda audience ; il dit qu'il étoit sans exemple qu'on eût forcé un Grand-Prêtre , un homme vénérable par son état , à commettre une indécence de cette nature : Que fidèle aux devoirs de cet état même , il au-

94 T A N Z A ' i ,
roit obéï sans murmurer, si
ce Manche en avoit fait une
partie, ou qu'il eût seulement
lû quelque part, qu'aucun
Grand-Prêtre, soit dedans,
soit dehors la Chéchianée, eût
lêché le Manche d'une Ecu-
moire, & sur-tout dans la si-
tuation où il s'étoit offert à
ses yeux : Mais que dis-je ? lê-
ché ! ajouta-t-il : Plût au Ciel !
ô Chéchianiens ! qu'on ne vou-
lût pas porter plus loin la vio-
lence ; il s'agit du traitement
le plus crüel : Ce qu'il en a
coûté à cette vieille, annonce ce
qu'il m'en coûteroit, les dents,

ET NÉADARNE. 25
& l'honneur : Ventrebleu !
Chéchianiens ! je jure quand
j'y pense : Le Prince assure
que cela lui est nécessaire ; mais
faut-il qu'il achete son salut
de ma perte ? Non, Messieurs,
je n'y consentirai jamais, &
s'il prétend m'en parler enco-
re, dès à présent je le charge de
la malédiction du grand Sin-
ge, & je n'acheve pas son
Mariage.

A cette fatale menace, le
Prince pâlit, Néadarné pleura,
le Roy frémit, le Peuple s'éton-
na, Saugrénutio se calma.

Tanzai pressé par son amour

† iiij



oublia les menaces de la Fée ;
ne vît que l'horreur de n'être
point uni à sa Princesse,
& jura au Grand-Prêtre qu'il
n'attenteroit rien contre lui.
Saugrénutio alors fit ouvrir
les Portes du Temple ; & la
joye , & la paix succéderent
à la douleur , & au trouble qui
venoient de les agiter. Néadar-
né qui mouroit de peur que
son Mariage ne fut reculé ,
descendit de son Char , & Sau-
grénutio, rouge encore de cole-
re , les conduisit devant le
grand Singe en présence de qui
Tanzai , & la Princesse devoient

former ces nœuds charmans
qui les unissoient pour jamais
l'un à l'autre.



CHAPITRE VIII.

*Vengeance de Concombre : Ré-
tour au Palais ; ce qu'on y
apprend.*

LE Mariage alloit se cé-
lebrer , lorsqu'on vint
avertir le Prince que la Vieille
qu'il venoit de maltraiter, de-
mandoit en grâce , & comme
un dédommagement, d'entrer

98 T A N Z A ï ,
dans le Temple pour y voir
la cérémonie. Il le permit avec
d'autant plus de facilité qu'il
vouloit lui faire ses excuses sur
ce qui s'étoit passé.

Saugrénutio après avoir dé-
votieusement encensé le Sin-
ge, commença l'Hymne prin-
cipal, & sans y penser, ouvrit
si fort la bouche, que Tanzaï
toujours occupé de son objet,
crût qu'il ne pourroit jamais
trouver une plus belle occasion
pour lui enfoncer l'Ecumoire:
Dans l'entouffiasme où étoit
le Grand - Prêtre, il y auroit
réussi, si dans le moment qu'el-

le étoit presque sur ses lèvres, la Vieille n'avoit éternüé avec tant de force, que Saugrénutio sortant de son extâse, vît le mauvais tour que le Prince vouloit lui jouer; il pensa rompre l'Assemblée, mais croyant le Prince assez puni de voir son dessein sans effet, il résolut d'achever la cérémonie.

Il prononça donc tout haut & sans altération apparente, les Paroles sacrées. La vieille pendant ce tems avoit proféré à voix basse quelques mots barbares; & Saugrénutio eût à peine fini, que s'élançant lé-

gèrement en l'air, elle cracha au visage du Prince, & de Néadarné. Souviens toi, dit-elle à Tanzai, de ton Ecumoire, & gémis à jamais de la vengeance de la Fée Concombres. A ces mots elle se perdit aux yeux des Spectateurs; tous s'épouvantèrent de ce prodige; Néadarné pensa s'en évanouir, mais le Prince soutint en assez mauvais Physicien que la vieille n'avoit disparu que par des secrets qui n'avoient rien que de commun: Que quant à ce qu'elle avoit dit de sa vengeance, il n'y avoit pas à s'en effrayer,

ET NÉADARNE. **101**
puisque ni la Princesse, ni lui
n'en portoient pas encore des
marques.

On feignit d'être persuadé,
mais le Roi lui-même étoit
consterné, moins encore des
menaces de Concombre, que
de ce que le grand Singe n'a-
voit cessé de se mordre la queue
& de se gratter la fesse gauche
pendant tout le tems qu'on
avoit été à l'Autel.

On sortit du Temple ; le pre-
mier soin du Prince fût d'en-
voyer à l'appartement de Rouf-
sa pour sçavoir si la Vieille n'y
seroit pas retournée : il apprit

que d'abord qu'elle avoit disparu dans le Temple , on l'avoit vuë arriver chez Roussa dans un Char traîné par deux Limaçons ; Que cet équipage, qui avoit fendu les airs avec une rapidité surprenante , s'étant abbatu sur le logement de cette Princesse, la vieille l'avoit enlevée , & qu'elles avoient disparu toutes deux.

Cette fuite chagrina le Roi qui s'étoit flatté de retenir la Magicienne jusqu'à ce qu'elle eût levé le sort qu'il se doutoit qu'elle avoit jetté sur les deux époux : Il dissimula ce-

pendant ce qu'il en pensoit craignant que de si tristes conjectures n'achevassent de troubler tout-à-fait les plaisirs d'une fête si auguste.

Tanzaï tout rempli de son amour, partageoit peu les inquiétudes de son Pere, il regardoit sans cesse sa chere Néadarné avec ces transports pressants que donne l'impatience d'être heureux. La Princesse dans un modeste silence, l'écoutoit avec distraction, & paroissoit s'occuper de choses importantes; Mais, Princesse, lui demanda-t'il enfin, quel

les sont les idées qui vous rendent si rêveuse? Je ne sçais, reprit-elle, si je devrois vous les dire. Seroit-il vrai, replica-t'il, que, comme je le crains, vous ne vous fûssiez donné à moi qu'avec répugnance? Ah! s'écria-t'il, en lui baissant tendrement la main, rassurez-moi sur mes craintes. Dites-moi que vous m'aimez toujours; Hélas! quand vous cessez de m'en assurer, je cesse de le croire. Découvrez-moi, du moins, ce qu'à présent vous pensez. Il seroit, reprit-elle, difficile de

de vous en instruire. Je desire, ajouta-t'elle en rougissant , plus que je ne pense : Ma pudeur inquiète de vos mouvemens veut se revolter contre eux , & pour finir ce combat je voudrois que les dieux accourcissent cette journée. Vous parlez , & j'admire. Je vous regarde , & je soupire. Vous me touchez , & mon cœur se trouble. Ce baiser que vous venez d'imprimer sur ma main a pénétré jusqu'à mon ame. Quand la violence de vos desirs vous fait approcher votre bouche de la mienne ,

106 T A N Z A ï ,

mon cœur tout entier y vôle ,
un doux frémissement s'empa-
re de mes sens , & les confond.
Ah Prince ! ah seul délice de
ma vie ! s'il est , ce que jen'o-
se croire , s'il est de plus gran-
des voluptez , comment les
soutient-on sans mourir ? S'il
en est ! Reine de mon ame !
s'écria-t'il , ne le devinez-
vous pas à vos desirs ? ne le
trouvez - vous pas dans les
miens ? Il est difficile de sça-
voir comment cette conversa-
tion auroit fini , si l'on n'étoit
venu avertir que le festin étoit
prêt. Tanzaï qui auroit mieux

aimé entendre sonner minuit, que le dîner, s'y rendit cependant avec quelque sorte d'espérance de convertir le Grand-Prêtre. Il devoit se trouver au repas, & quoique dans les conjonctures présentes, il se crût mal à la Cour, il pensa en habile Politique qu'il lui convenoit de dissimuler ses ressentimens. Le Prince qui avoit résolu de le gagner par la douceur, s'il étoit possible, le rencontrant dans le Salon, lui demanda amicalement si par son opiniâreté il vouloit causer le malheur de sa vie. Prin-

ce , lui répondit Saugrénutio, je n'ai à vous dire que ce que je vous ai dit : Outre l'indécence dont cela seroit , le manche de cette écumoire est d'une grosseur qui ne me permettra jamais d'obéir. Voilà donc, repartit le Prince , voilà les effets de ce zele que vous vous vantiez tant d'avoir pour moi ! Sujet perfide ! . . . Point d'injures , repartit le Prêtre , il n'en fera ni plus , ni moins. Mon respect pour vous est profond , mon attachement sincere , mes intentions pures, mais je n'ai pas juré d'être la

victime des unes, ni des autres, & quand j'ai promis d'obéir, il ne s'agissoit point d'écumoire. Vous obéirez pourtant; traître que vous êtes! s'écria Tanzaï enflammé de colère. Vous obéirez, ajouta-t'il, en le saisissant par le bras. Corbieu! mon Seigneur, je n'en ferai rien, s'écria Saugrénutio, & la violence sera ici aussi inutile que la prière. Malgré les efforts de Saugrénutio, le Prince qui étoit vigoureux, lui avoit déjà porté ce manche fatal près de la bouche, lorsque le Roi accourant au bruit,

110 T A N Z A ï ,

remontra à son fils que la Fée lui avoit défendu d'user de violence , & que celle qu'il faisoit au Grand-Prêtre le rendroit odieux , sans qu'il en fût plus fortuné. Bien en prit à Saugrénutio que le Roi fût venu ; le Prince le laissa , & lui jura de n'y plus penser. Saugrénutio rassuré , se mit à table , bénit les plats , & la joye commença à naître dans tous les cœurs. Tanzai , qui n'avoit point perdu son dessein de vûë , sût de l'exécuter si Saugrénutio vouloit boire au point , ainsi qu'il lui arrivoit souvent ,

ET NE'ADARNE'. III

de s'endormir à table, avoit
soin de lui faire verser plus de
vin que la moitié des conviez
n'en auroit pû prendre ; cette
précaution lui fut inutile. Sau-
grénutio mangea, chanta,
bût, parla, & ne s'ennivra pas.
Le festin finît enfin ; le reste
du jour s'écoula dans les plai-
sirs dont les Nôces des Princes
sont accompagnées : Qu'ils pa-
rurent ennuyeux à Tanzai !
combien de fois ne souhaita-
t'il pas qu'ils finissent ! Que la
Comédie, quoiqu'elle fût de
lui, lui parût longue ! Que ce
fût avec regret qu'il se vit

172 T A N Z A ï ,
contraint d'assister au souper!
Néadarné qu'il regardoit sans
cesse, partageoit son impatien-
ce. Le Roi, étourdîment pro-
posa à son fils d'aller au bal,
mais Tanzai que tout chagri-
noit , prît la Princesse par la
main, donna le bon soir à Cé-
phaès , & se retira dans son
Appartement.

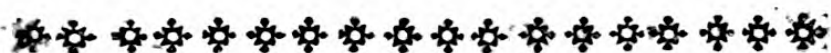


T A N-



TANZAI
ET
NÉADARNÉ.

LIVRE SECOND.



CHAPITRE IX.

Nuit des Noces.



Inge lumineux ! Pere
de la Nature ! œil vivi-
fiant du monde ! Soleil !
retarde un peu ton retour , &

L

que s'il se peut encor, tes raïons divins éclairent les plaisirs de notre Prince ! après cette exclamation de l'Auteur Chéchianien que j'ai peut-être copiée mal-à-propos, il répète, ainsi que le Lecteur l'a pû voir dans le précédent chapitre, que le Prince emmena Néadarné. Il la deshabilla, à ce que dit l'Histoire, plus promptement qu'il ne l'avoit habillée le matin. La Princesse interdite, & confuse, n'osoit presque le regarder. Les transports de Tanzai l'étonnoient : Quelquefois elle vouloit les contraindre,

ET NÉADARNÉ. 115
mais le devoir s'opposoit à sa
résistance , & l'amour plus
fort , & plus doux encore , ai-
doit à sa facilité , & nuisoit
à sa pudeur. Tanzaï parvint
enfin à la mettre sur la couche
nuptiale. Bientôt il vola au-
près d'elle , il dévora des yeux
toutes les beautés que l'hy-
men lui soumettoit : Ce qu'il
voïoit , il le baisoit , ce qu'il
avoit baisé , il le revoïoit en-
core : Ses mains inquiètes s'é-
garoient par tout. Néadarné
sentît bientôt succéder à sa pu-
deur un sentiment inconnu
qui remplît toute son ame,

116 T A N Z A ï ,
elle soupira , & cédant à la
douce émotion que Tanzai
faisoit naître , le baiser le plus
tendre déclara enfin ses trans-
ports. Déjà les paroles les plus
flatteuses voloient , le bruit
des soupirs se répétoit dans la
chambre , déjà Tanzai se
croïoit au comble de ses vœux ,
lorsqu'avec les mêmes desirs ,
il ne se sentit plus la même
puissance. En vain , étonné
d'un accident si peu prévû , il
serra la Princesse dans ses bras ;
en vain , dans les plus tendres
careffes , il chercha un réme-
de à son malheur , tout irri-

ET NÉADARNE. 117
toit son ardeur, mais rien ne
lui rendoit ce qui pouvoit la
prouver à la Princesse : surpris
& confus de l'état où il se trou-
voit, il se retira d'auprès de
Néadarné, comptant que cet
anéantissement se dissiperoit,
& qu'elle aideroit elle-même
à le détruire.

Mais, quel fût son étonne-
ment ! Quand implorant le
secours d'une main si chère,
il vit que ce seroit inutilement
qu'il voudroit l'emploier ! il
ne s'offroit plus à ses yeux d'ob-
jet sur qui pûssent tomber les
bontez de sa Princesse ; il con-

118 T A N Z A ï,

nût enfin la conséquence de sa perte, & moins elle étoit ordinaire, plus il la jugea irréparable. O Singe ! ô juste Singe ! s'écria-t'il, ô ma Princesse ! ô jour à jamais exécration ! ô abominable Prêtre ! Quel est donc ce désespoir ? Dit la Princesse : Qui le cause ? N'y puis-je prendre part ? Ah ! dit Tanzai, mon malheur ne vous regarde que trop, je serois trop heureux qu'il n'intéressât que moi. C'est trop long-tems me le cacher, reprit-elle : voyez donc, dit le Prince, & jugez vous-même, si mes plaintes ne

font pas fondées sur le plus inouï, & le plus crüel des accidens. La Princesse alors le considérant avec attention, ne laissa point, quoiqu'elle ne sçut pas, à ce qu'elle disoit, en quel état il devoit être, d'être fort surprise de celui où elle le voïoit. O mon Prince ! dit-elle en l'embrassant tendrement. Epargnez-moi, lui dit-il, des caresses qui redoublent mon infortune, ou plutôt, ajoûta-t'il en la pressant dans ses bras, venez ; vous seule pouvez me rendre ma première forme : Ah ! si je ne la

retrouve pas avec vous, je suis perdu à jamais ! En achevant ces paroles, il la remit sur la couche nuptiale, & sentant subsister ses desirs avec la même violence, il ne concevoit pas comment ils ne lui rendoient rien de ce qu'il avoit perdu. Il découvroit dans cette agitation des appas qui le faisoient soupirer de rage. Enfin, outré de fureur, & de lassitude, il prit le parti de se recoucher auprès d'elle, autant embarrassé de ce qu'il seroit à l'avenir, que de ce qu'il étoit actuellement.



CHAPITRE X.

*Suite de la nuit des Noces : Tour
que jouë l'écumoire à Tanzai.*

ENfin, dit Néadarné au Prince, ne me découvrez-vous jamais la cause de tout ce que je vois ? Ne me direz-vous pas quel est ce changement de forme qui vous coûte tant de regrets ? Au nom de vous-même, cher Prince ! contentez ma curiosité. Je vais vous satisfaire, dit Tanzai ; sans le vouloir, vous ajoutez

122 T A N Z A ï ,

à mes malheurs , & le désespoir de les essuier avec vous , me les rend encore moins supportables ; vous que j'adore , vous, l'objet de mes plus tendres vœux , vous ! enfin dont les attraits devoient me répondre d'un sort bien différent de celui que j'éprouve aujourd'hui.

Mais , lui dit Néadarné , ce Malheur n'est-il arrivé qu'à vous ? Il est arrivé , reprit-il , qu'en pareille occasion , d'autres que moi ont éprouvé une langueur qui détruisoit leurs plaisirs , mais cet anéantisse-

ment causé d'ordinaire par trop d'amour, ne dûre pas; il est du moins susceptible de secours, il se répare par l'amour même, & votre compassion ne peut rien ici. Votre tendresse, la mienne, tout m'est inutile: Apprenez quelle est mon infortune.

Alors, il lui raconta brièvement les menaces de Barba-cela; le don de l'Ecumoire, l'usage qu'il en devoit faire, & la fureur où il étoit contre Saugrénutio qu'il chargeoit de l'événement de cette nuit.

Jamais , ajouta - t - il , je ne me ferois douté qu'une journée auffi glorieufe pour moi fut le commencement de mes malheurs , & fe terminât d'une façon fi crüelle. Ce jour que je devois croire le plus beau de ma vie , est le plus honteux pour moi, depuis que je respire; fans me vanter (peut-être fe vantoit-il) je fuis de tous les hommes , celui qui devoit le moins s'attendre à ce qui m'arrive aujourd'huy. Barba- cela m'avoit doüé d'une façon fi furprenante que ce qui m'étonne le plus, est que ce pré-

sont devenu cher à mes yeux par la part que vous alliez y prendre, ait disparu sans que j'en aye rien senti.

En achevant ces paroles, les pleurs recommencerent : Eh ! quoi, lui dit Néadarné en l'embrassant, pensez-vous que cet accident diminuë l'amour que j'ai pour vous ? non Prince, s'il ne vous affligeoit pas tant, j'en bénirois le Ciel. Vos desirs satisfaits, vous m'aurez peut-être moins aimée ; Sans doute, c'est un moyen qu'il m'offre pour vous conserver toujours : Il m'auroit

126 T A N Z A ï ,

été plus doux de satisfaire votre passion ; mais l'aurois-je pu sans risquer de la voir s'éteindre, & quoides plus flatteur pour moi que de vous voir m'aimer toujours ? Est-il pour des cœurs délicats , une plus grande satisfaction ? Que font, sans l'amour, ces plaisirs que vous regrettez tant ? Non, cher Prince, il n'en est pas qui vaille celui que je prens à vous dire que je vous aime. D'ailleurs qu'avons-nous perdu ? ces transports si tendres que vous m'avez fait éprouver, que j'éprouve même encore auprès de vous, ne dépendent

point de ce que vous n'avez plus : N'ai-je pas toujours le plaisir de vous embrasser ? Vous-même, ne me rendez-vous pas mes caresses ? ne vous exagerez-vous pas votre perte ?

Ah Néadarné ! s'écria douloureusement le Prince ; que vous tiendriez un langage bien différent, si vous connoissiez de réputation seulement, ce dont je déplore la perte. Soit, reprit-elle, je veux que vous en soiez justement affligé, je veux tout y perdre, mais notre union n'en sera pas altérée.

Je le crois, répondit-il, mais

pensez-vous qu'elle eût perdu de sa vivacité, si je fûsse resté ce que j'étois. Prince, lui dit-elle encore, au milieu de cet embarras, les Dieux m'inspirent une pensée salutaire. La Fée, en vous donnant l'Ecumoire, a sans doute eû ses raisons, un Présent de cette nature seroit trop ridicule si elle ne lui avoit pas attaché une vertu particulière: Ce qui vous arrive, est l'effet de la colère de l'infemale Concombre. Je suis sûre que l'Ecumoire, convenablement appliquée, détruiroit l'enchantement.

Puissent

Puissent les Dieux ! s'écria Tanzai, vous payer de ce conseil. Que vous êtes heureuse d'avoir dans une si grande calamité, l'esprit aussi présent ! Il courût alors avec empressement détacher l'Ecumoire, & se frottant de toute sa force, il demanda à la Princesse, si rien ne s'offroit à ses regards. Dans l'instant qu'elle lui répondoit non, le Prince voulant continuër le frottement, trouva l'Ecumoire immobile ; elle s'étoit incrustée dans sa peau, & nuls efforts ne pûrent l'en arracher. De sorte

130 T A N Z A ï,

qu'après des douleurs excessives , il fut contraint de la laisser, fort embarrassé cependant de ce qu'il en feroit , supposé qu'elle lui restât. Le jour vint enfin , Néadarné, accablée de fatigues se laissa aller au sommeil en exhortant le Prince à en faire autant. Ses aventures l'occupaient trop pour qu'il pût profiter de ce conseil , & il emploïa le reste de la nuit à de vains efforts. Ce qui l'inquiétoit le plus étoit la façon dont il pourroit porter cette Ecumoire sans devenir la risée de toute la Cour : Il tâcha

de la plier pour la porter plus décemment, mais toutes les forces réunies ne pûrent jamais la faire pancher. Si à force, il l'approchoit de lui, elle lui couvroit entièrement le visage; ce qui lui étoit d'une incommodité insupportable. En se perdant dans ces defagréables idées, il s'endormit. La douleur, & l'accablement lui procurèrent un sommeil si long, que Néadarné éveillée avant lui, eut tout le tems de contempler le funeste présent de Barbacela. Tanzai, après avoir essaïé différentes postu-

132 T A N Z A ï ,
res , s'étoit enfin couché sur le
dos, & peu s'en falloit que dans
cette situation , l'Ecumoire ne
touchât à l'Impériale ; elle
étoit abîmée dans les idées que
cette vûë lui donnoit , & dou-
toit en elle-même si ce que le
Prince avoit perdu , valoit ,
quoiqu'il en dit , ce qu'il ve-
noit d'acquérir.





CHAPITRE XI.

Evénemens peu intéressans: Conseil assemblé, à quoi il sert.

IL y avoit déjà long-tems que le Prince dormoit, lorsque le Roi, inquiet du succès de cette nuit, entra dans l'appartement, suivi de son Capitaine des Gardes, & de la plus grande partie de sa Cour. Il se mit à rire en voiant l'état prodigieux où étoit le Prince, & s'applaudissant du nouveau mérite qu'il lui découvroit, il

badina assez sottement sur la nuit qu'avoit dû passer la Princesse. Les Courtisans stupéfaits de l'énormité de la chose, firent entr'eux des plaisanteries plus convenables sur ce que devoit être Néadarné après une pareille épreuve. Tous enfin, ne pouvoient concevoir comment le Prince avoit pû cacher si long-tems la majesté de ce qu'ils voïoient. Le Roi, revenu de sa première joye, ne trouvant pas naturel que son fils fût dans cette situation, alloit l'éveiller pour s'instruire plus à fonds de la chose, lorsque

Néadarné dérangingea le Pavillon , & fit voir, au grand étonnement de tout le monde , l'écumoire jusques à sa racine. Singe cruel ! que vois-je ! s'écria Céphaès. Le Prince , réveillé à cette exclamation, fût desespéré d'avoir toute la Cour pour témoin d'un accident qu'il auroit voulu cacher à toute la terre, mais, se servant habilement de son esprit dans une si fâcheuse occasion, il dit à son Pere que depuis une heure , Néadarné badinant avec lui sur l'écumoire, l'avoit deffié de la faire tenir en équi-

libre où on la voïoit , que sur le champ, il l'avoit convaincuë que la chose étoit possible , & que s'étant après laissé aller au sommeil , l'équilibre , fans qu'il sçut comment , avoit subsisté. Les Courtisans firent semblant de donner dans cette raison , toute impertinente qu'elle étoit , & chacun se retira pour laisser à la Princesse le tems de sortir du lit. Le Prince seul avec son Pere , lui découvrit tous les maux qu'il avoit soufferts , & finit par la peine où il étoit de porter l'écumoire fans que personne s'en

s'en apperçût. Céphaès, après avoir beaucoup rêvé, proposa vingt moïens plus inutiles, les uns que les autres, & convint enfin, que le cas étoit embarrassant. Tanzaï pensa que l'écumoire pouvoit se limer, mais ni lime, ni tout ce qu'on pût employer, ne l'entama. Le Roi ne sçachant plus qu'imaginer, dit qu'il alloit au Conseil, & laissa les deux époux ensemble. Le Conseil assemblé, le Roi lui exposa ce qui étoit arrivé au Prince. Cette nouvelle ne surprît personne. L'équilibre n'avoit pas aussi

bien pris, que le Prince l'avoit cru, & le Peuple, pour le coup, avoit réduit la chose au simple; non qu'il sçut absolument ce dont il étoit question, mais un bruit sourd couroit dans la Ville. On disoit que le Prince avoit une écumoire attachée où Néadarné avoit dû croire trouver moins, & mieux. D'autres, mais on ne se le disoit qu'à l'oreille, affirmoient que Tanzaï étoit totalement transformé en Ecumoire, qu'on l'avoit vû se promener sur la terrasse de son Appartement, & qu'un Offi-

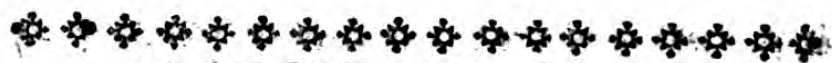
cier du Palais , lui avoit long-
tems parlé dans cet équipage.

Quelque impertinente que
fût cette rumeur , elle avoit
cependant pris force dans l'es-
prit du Peuple qui, sot pour le
moins, autant que crédule, n'a-
joute jamais plus de foi qu'à ce
qui est le moins vrai-sembla-
ble. Le Conseil après avoir in-
struit le Roi de tous ces bruits,
donna ses idées sur l'accident
de Tanzai. L'un dit qu'il fal-
loit inventer un habillement
qui cachât cette difformité,
l'autre, qu'il falloit plier l'Ecu-
moire, un troisième dit, qu'il

falloit la limer , & l'avis de Saugrénutio fût , qu'il falloit consulter le Singe. Eh morbleu ! s'écria alors le Roi , je sçavois tout cela par cœur ; tâchez de me dire quelque chose que je n'aie point pensé. La prévoiance de Votre Majesté est si grande que . . . Maugrébleu du Conseil , dit le Roi en colere , je n'en ai vû de ma vie un si butor. Mais que faire dans cette extrémité ? Tout ce qu'il vous plaira , répondirent-ils. La colere du Roi étoit montée au plus haut point , lors qu'un des Conseillers ,

jadis habile Chirurgien , dît qu'il enleveroit l'Ecumoire à la pointe du cizeau. Qu'en faisant d'abord une incision autour , & creusant après par delà le *scrotum* , il étoit sûr de son affaire , que le Prince , à la vérité , pourroit n'en pas revenir , mais que cela feroit toujours une parfaitement belle opération. La première idée du Roi fût d'envoier au supplice cet impertinent , & il alloit prendre là-dessus l'avis du Conseil , qui l'auroit fait pendre par complaisance , lorsque Saugrénutio insistant forte-

ment sur le Singe dit qu'il n'y avoit pas d'autre moien pour remettre le Prince en état, que de le faire expliquer sur sa destinée. Le Conseil ne sçachant que dire, opina comme lui, & se separa. Le Roi retourna auprès de son fils, & Saugrénutio alla au Temple, préparer son Singe à rendre l'Oracle.



CHAPITRE XII.

Oracle du Singe; départ du Prince.

LEs malheurs du Prince vengeoient trop bien Saugrénutio pour qu'il y prit

une part bien sincere. Maître de dicter les Oracles que le Singe rendoit, ou de les interpreter du moins à sa fantaisie, il résolut de se servir de l'occasion qui lui étoit offerte. Cette résolution n'étoit rien moins que charitable; mais Saugrénutio étoit offensé à la face de tout un Peuple, on lui avoit fait un affront cruel, & pour en tirer vengeance avec moins de remords, il avoit mis le Singe de moitié de l'insulte qui lui avoit été faite. Ce n'étoit plus lui qui poursuivoit le Prince, c'étoit

144 T A N Z A ï ,

la divinité même qui devoit s'armer : cette Divinité, qui tranquile, & respectée dans son Temple, s'inquiétoit peu, dans le fonds, des chagrins qu'on faisoit essuier à son Prêtre. Saugrénutia étoit déjà entré dans le Sanctuaire, fort embarrassé de la tournure qu'il donneroit à l'Oracle, lorsque la Fée Concombre lui apparût. Je partage, lui dit-elle, ton ressentiment : nous avons tous deux la même injure à venger, fors d'inquiétude, je dicterai moi-même l'Oracle. Sois sûr de ma protection, je te vengerai, te

dis-je. Saugrénutio tout dévot qu'il étoit, remercia affectueusement Concombres, & il étoit encore occupé à la complimenter sur son bon cœur, lorsque le Roi entra. Il se mit alors à encenser le Singe, & quand il lui demanda tout haut, ce que le Prince devoit faire, Concombres invisible à tous les yeux, prononça très-intelligiblement, par l'organe du Singe, ces paroles :

*Qu'il aille : Qu'il parcoure :
Qu'il couche : Qu'il revienne.*

Le Roi, fit de vains efforts pour dévoiler cette énigme, &

moins instruit qu'auparavant courût la porter au Prince, qui toujours occupé de son désenchânement, fatiguoit en vain Néadarné. Que veut dire cet Oracle ? dit Tanzai, après l'avoir entendu ! Je ne l'entends que trop ! S'écria la tendre Néadarné : Plût aux Dieux, cruels ! qu'il fût aussi obscur pour moi, que pour vous. Et de quoi vous allarmez-vous ? Princesse, reprit Tanzai. D'abord, dit-elle, l'Oracle veut que vous me quittiez, & ce n'est pas le seul malheur que ma tendresse me fasse crain-

dre. Vous devez coucher en chemin..... Ah ! dans l'état où je suis, s'écria le Prince, devez-vous avoir cette inquiétude ? Vous pleurez, lorsque le destin m'offre un moien de terminer nos malheurs, vous craignez que je ne vous manque de foi ? Ah ! pensez-vous ? Quand on me destineroit la Déesse même de la beauté, que je pûsse vous oublier, que ce fût l'amour qui me conduisît dans ses bras, que votre image ne m'y fût pas toujours présente, que sans cette charmante idée, je pûsse venir à

bout de ma guérison : Néanmoins pleuroit, & ne répondoit rien. Le Prince, quoique touché des ses pleurs, donna ses ordres pour son départ & après les plus tendres embrasemens, des assurances d'une fidélité entière, & du retour le plus prompt, il sortit du Palais seul, & à cheval, non sans avoir été fort embarrassé de son Ecumoire qu'il parvint enfin à mettre entre les oreilles de son Courfier. Il pria encore son Pere, avant de partir, de faire assembler les Etats, & les Sacrificateurs, pour condam-

ET NE'ADARNE'. 149
ner Saugrénutio à l'Ecumoire
en cas qu'il en fût débarrassé.



CHAPITRE XIII.

*Avanture Miraculeuse de la Fée
au Chaudron.*

LE Prince avoit déjà par-
couru trois, ou quatre
Roïaumes, fort inquiet du tems
& du lieu où se termineroit sa
course, lorsque passant dans
une Forêt fort sombre, il vit
une bonne femme occupée à
faire bouillir dans un chau-
dron, des herbes qui jettoient

150 T A N Z A Ï,

une écume extrêmement épaisse, & qui l'incommodoit d'autant plus, qu'elle n'avoit rien pour la chasser. Le Prince fût touché de la peine qu'elle se donnoit: Vous me paroissez, lui dit-il, vous fatiguer beaucoup. Seigneur, répondit-elle, je ne suis embarrassée, que parce que je n'ai point d'Ecumoire: Nous ne nous ressemblons pas dans nos peines, reprit-il, car si je suis embarrassé, c'est parce que j'en ai une. Ah généreux inconnu! s'écria la Vieille, voudriez-vous me la livrer? il n'y

ET NÉADARNE'. 151

a rien que je n'en donnâsse. Je ne ferois pas fâché, repartit le Prince, de vous rendre ce service, mais elle me tient de façon que je doute que je pûsse m'en défaire: Cependant je puis écumer cette chaudiere, puisqu'il vous importe si fort qu'elle le soit. Il descendit alors de son cheval, après avoir prié la bonne femme de s'écarter, soit qu'il ne voulût pas lui montrer où tenoit l'Ecumoire; soit qu'il fût naturellement modeste.

La Vieille s'écarta donc, & le Prince se mit à écumer de

toutes ses forces, en conduisant l'instrument avec ses mains, mais à peine l'eut-il fait une minute, que l'Ecumoire se détacha. Tanzai, à cette vûë, poussa un cri de surprise, & de joie, & la Vieille s'étant rapprochée, il alloit lui conter son Histoire, lorsque l'interrompant : Prince, lui dit-elle, je vous connois; je sçavois que vous deviez passer en ces lieux, & que nous nous y rendrions un service réciproque. Je suis une Fée, & pour donner à ces herbes la vertu qui leur est nécessaire, j'avois besoin de l'Ecumoire

ET NE'ADARNE'. 153

cumoire enchantée dont Barbacela vous a fait présent. Je ne vous ai pas été inutile : j'espère vous aider encore ; vous allez dans l'Isle des Cousins. Vous me tirez d'une grande peine ; je vous avoüerai que je marchois sans sçavoir où j'allois : Et comment arriverai-je dans cette Isle ? Il m'est défendu de vous en instruire , reprit-elle : Autre embarras , répondit-il ; pensez-vous que je fisse mal de m'en retourner : Franchement , tout ceci commence à m'ennuier ? Ne pourriez-vous pas du moins me

○

dire ce que j'y vais faire ? L'Oracle du Singe ne vous en instruit-il pas assez ? Vous allez en bonne fortune : En bonne fortune ! dans l'Isle des Cousins ! s'écria-t'il ! & dites-moi , s'il vous plaît , quelle est la beauté qui y habite ? Sans vous en inquiéter plus , songez , dit-elle en riant , à ne pas manquer de courage. Vous me donnez , répondit-il , mauvaise opinion de ma conquête , & toute femme avec qui l'on a besoin de courage , n'est pas celle qui l'excite le plus : Mais , quels sont donc ces im-

portans services que vous me
rendrez ? Vous m'avez , à la
vérité , débarassé de mon Ecu-
moire , mais je n'en suis pas
pour cela plus avancé : Que
voulez-vous qu'on fasse de
moi dans l'état où je suis ? pour
peu que vous prissiez intérêt
à la Dame qui me fait voya-
ger depuis si long-tems , vous
devriez bien me mettre en état
de paroître décemment de-
vant elle. Cela m'est impossi-
ble , repartit la Fée ; la Dame
qui vous aime , a seule le pou-
voir de vous rendre ce qui
vous manque ; cependant com-

156 T A N Z A ï ;

me la timidité pourroit nuire à votre guérison, & qu'il est important qu'elle n'ait rien à vous reprocher, je vais vous donner un flacon de cette eau, vous verrez que c'est avec raison que nous l'appellons l'eau de Santé. Avant de vous mettre au lit, la nuit de votre désenchantement, ne manquez de boire tout ce que je vais vous en donner. En ce cas, reprit le Prince, vous pourriez étendre plus loin votre générosité, ce n'est pas que je croie avoir ordinairement grand besoin de cette eau de

Santé , mais en cas que cela arrivât , je ne serois pas fâché d'en avoir une plus ample provision. Je vous entends , & vous exauce , reprit la Fée : à votre retour à Chéchian , vous en trouverez trente bouteilles dans votre cabinet. Adieu. Le premier Cousin scellé , & bridé qui s'offrira à vos regards , vous conduira où vous devez aller.

Alors elle disparût , & le Prince après avoir ferré son flacon , & rattaché son Ecu-moire , remonta sur son Courrier , moins occupé de sa guéri-

158 TANZAIÏ,
son prochaine, que de la façon
dont elle lui feroit procurée.



CHAPITRE XIV.

*Arrivée du Prince dans l'Isle des
Cousins.*

A Peine, Tanzaï avoit-il
fait quelques lieuës, qu'il
rencontra le Cousin qui devoit
le voiturer ; il étoit trois fois
gros comme son cheval, &
il pensa mourir de peur à l'as-
pect de cette énorme bête ;
cependant il se remit, & des-
cendant promptement, il s'a-

bandonna avec toute l'intrépidité d'un Héros , à la bonne foi de l'animal qui ne le sentit pas plutôt sur lui , qu'il l'emporta dans les airs. La nuit vint que le Prince n'étoit pas encore au bout de son voïage : Il commençoit à croire qu'il ne finiroit pas , lorsque le Cousin s'abbatit dans une Isle où l'on entendoit un bourdonnement à en devenir sourd : Il ne douta pas qu'il ne fût dans l'Isle des Cousins , & l'inquiétude de ce qu'il alloit y faire le tourmentant , il se laissa mener par son Conducteur jus-

160 T A N Z A ï ,
ques à un Palais superbe.

Beaucoup de Cousins richement vêtus vinrent les recevoir à la porte ; beaucoup d'autres jouïoient de toutes sortes d'instrumens. On sçait que les Cousins ont naturellement la voix harmonieuse : Ceux d'entr'eux qui sçavoient la musique , se mirent à chanter les louanges du Prince , & formerent le plus singulier concert qu'on puisse jamais entendre. Tanzai , déjà rassuré par cette obligeante réception , fût conduit dans des Appartemens superbes, où des choüetes mises
très.

très-galamment, vinrent lui faire la révérence. Une d'elles, après les premières cérémonies, lui demanda avec une voix touchante, s'il ne vouloit pas entrer au bain? Etourdi de la nouveauté de l'aventure, il fit signe de la tête qu'il le vouloit bien. Les choüetes s'avancèrent alors pour le deshabiller. Mesdames, leur dit-il, il me paroît peu séant que vous vieillez-vous donner ce soin.

Nous ne le prendrions pas avec un autre, sans doute, reprit la Camerière, mais nous sçavons que vous ne pouvez

162 T A N Z A ï ,

pas allarmer notre pudeur.
Tanzai rougît à ces paroles,
& n'ayant rien de bon à y ré-
pondre, se mit au bain, se ca-
chant avec plus de soin qu'il
n'en auroit peut-être apporté,
s'il eut eû de quoi en pren-
dre. Voilà, Seigneur, lui dit
la railleuse choüete, une bien
loüable modestie, mais elle
ne me surprend pas de vous: De
tous les hommes, vous êtes
assurément le plus rare. Assu-
rément aussi, dit Tanzai en
colère, cette rareté que vous
vantez tant, cesseroit moins
pour vous, que pour qui que

ce pût être. Prince, repliqua-t'elle, cette réponse est peu polie.

Eh corbieu ! dit-il, depuis deux heures, vous me tenez de mauvais discours. Ecoutez, n'ajoutez rien à ma mauvaise humeur, je ne suis point accoutumé à respecter des hiboux. La choüete enfin craignant d'aigrir trop le Prince se tût, & Tanzai sortit du bain, parfumé comme un homme que l'on réserve aux plus douces aventures. A present, dit-il, à la choüete, contentez, de grace, ma curiosité. A qui dois-

je ici des soins ? A qui appartient ce Palais ? Que veulent dire ces singularitez ? Des choüetes parlantes , des Cousins armez , que me veut-on ? Qui êtes vous ? Pourquoi vous-même , êtes vous si extraordinairement parée ? Suis-je , répondit l'Oiseau , la première choüete que vous aïez vüe avec des ajustemens ? Mais sans vous inquiéter de tout ceci , formez-vous les plus douces ideés , & par une reception aussi brillante , jugez de ce qu'on veut faire pour vous. Croïez que les agrémens de

Celle qui vous aime , vont de pair avec sa puissance: Imaginez ce que les cieux ont formé de plus beau , & vous serez loin encore des appas qu'on veut bien vous soumettre.

Je ne vous dis rien de plus , vous jugerez du reste par vos yeux ; la beauté qui vous est destinée , paroîtra cette nuit à vos regards ; elle seule , peut vous remettre dans un état qui vous étoit bien cher apparemment , puisque vous supportez avec tant d'impatience qu'on badine avec vous sur sa perte. Tanzai , à qui les discours de

la Fée au Chaudron, n'avoient pas promis un bonheur si parfait, sentît ses inquiétudes s'adoucir par les plaisirs que lui annonçoit la choüete; il crût enfin qu'une divinité brillante lui accordoit l'honneur de sa couche; que ce cas n'étoit pas étrange, & qu'une Déesse s'abaissoit moins en descendant jusques à un Prince, que quantité de femmes titrées à qui l'amour, & l'extravagance, font faire, tous les jours, des pas plus choquants. Cette nuit qu'il alloit passer lui paroissoit si charmante qu'il en oublioit

presque celle où la tendre Néadarné lui prodiguant tous ses charmes, l'avoit trouvé si incapable d'en profiter. Il se flattoit même que sa Princesse qui étoit ce que les Dieux avoient formé de plus parfait, n'approcheroit pas des beautés qui alloient se trouver en proie à ses desirs : son amour pour elle en diminua, & s'il se sentit quelques transports, ils furent tous pour la Déesse. Aveuglement ordinaire des amans ! qui sacrifient souvent à l'idée qu'ils se forment d'une conquête nouvelle, la maîtresse dont ils

connoissent le plus le cœur,
& les charmes. La choüete
voïant rêver Tanzai: Prince,
lui dit-elle, je conçois toutes
les réflexions qu'une aventure
aussi flateuse vous fait naître,
mais prenez un air plus guai,
votre maîtresse hait mortelle-
ment les gens taciturnes, &
je sçais plus de mille amans
qui par ce défaut ont perdu ses
bonnes graces. Mille amans!
s'écria Tanzai, c'est une fa-
çon de parler. Non assuré-
ment, reprit la choüete, je
n'exagere pas, deux mille vous
ont précédé, deux mille &

plus vous suivront, & ce grand nombre d'Adorateurs doit vous prouver l'excès des charmes de la Déesse; & sa bonté, ajouta-t-il. A ce que je vois, reprit la choïete, vous aimez les conquêtes neuves; je vous conseille cependant de n'être pas si délicat dans le monde, vous courriez risque d'y demeurer oisif. Contentez-vous cependant de la nuit qu'on veut bien vous donner, & du soin qu'on prend pour quelqu'un qui, puisqu'il faut parler franchement, pourroit bien ne le pas justifier. Je vous ai

déjà dit, Mademoiselle, que votre air d'aigreur, & vos mauvaises plaifanteries me déplaisoient; finissez, ou je vous quitte. Il y a apparence que la choüete qui faisoit la précieuse, & le bel esprit, ne s'en seroit pas tenuë-là, si le Cousin, maître d'hôtel, ne fût venu annoncer qu'on avoit servi. Le Prince se mît seul à table: On imaginera facilement le goût, & la magnificence du repas, l'amour l'avoit ordonné. Tanzai qui n'avoit jamais appliqué sa morale à corriger sa gourmandise, mangea beau-

coup , causant de tems en tems avec la choüete, quoique dans le fonds, elle lui déplût. Le festin finît enfin , & le Prince le termina par son eau de Santé. La choüeté se mit à rire désagréablement. Prince, lui dit-elle , vous avez besoin de précaution , & cette liqueur est sans doute , un préservatif contre vos accidens ordinaires : Quoiqu'il en soit , reprit-il , & quelque fût sa vertu , elle échoüeroit sans doute contre une physionomie comme la vôtre. Elle peut n'être pas belle , reprit la choüete , mais

172 TANZAI,

vous aurez peut-être en votre vie des occasions où vous souhaiterez d'en trouver une pareille. Vous ne vous êtes pas bien vüe, répondit Tanzai, ou vous avez un ridicule amour-propre.



CHAPITRE XV.

Comme quoi l'on se trompe à ce qu'on imagine.

ON vint en cet instant dire au Prince que la Dèité feroit bientôt visible. Son cœur s'émut à cette nouvelle ; la cu-

nosité, un sentiment encore plus vif, le troublèrent, & il se laissa deshabiller par les choüetes, sans proférer une seule parole. Quand elles l'eurent mis en robe de chambre, elles le conduisirent dans un Appartement superbe où les parfums qui brûloient dans des cassolettes d'or, embau- moient l'air, & faisoient respirer les odeurs les plus voluptueuses. Plein d'inquiétude, & de desirs, après avoir traversé cinq ou six grandes pièces, il parvint enfin dans la chambre où la Déesse étoit

174 T A N Z A ï ,
couchée. Un lit brodé des
pierres les plus précieuses, sou-
tenu par des calomnes de rubis,
renfermoit cet objet miracu-
leux. Le Prince, quoiqu'ébloüi,
& arrêté d'abord par un spe-
ctacle si brillant, ne laissa pas
de chercher des yeux ce chef-
d'œuvre si vanté; il voïoit de
loin quelque chose qui se re-
muoit dans le lit, mais c'étoit
une figure si informe qu'il ne
douta pas que ce qu'il voïoit
ne fût la Guenon de la divini-
té: il approcha, & la choüete
se retira, après lui avoir donné
le bon soir. Tanzai consumé

de desirs, mais retenu par sa timidité, restoit à la place où la choüete l'avoit laissé. Venez, Prince, lui dit-on, & ne perdez aucun de ces momens précieux que l'amour vous donne : il obéit, & se jetta avec précipitation dans le lit.

Quand il y fût, on se retourna, & sa surprise ne fût pas petite, quand à travers le blanc, le rouge, les rubans, les dentelles, il reconnût la Fée Concombre : C'étoit elle en effet qui pour le recevoir plus décemment, avoit orné ses oreilles de choüete, des plus

belles pierreries. Sa tête pelée étoit couverte d'un tour blond mâronné, garni par tout, de fleurs, & d'aigrettes, & quoi- qu'elle fût coëffée en arrière, elle avoit mis par-dessus cette parûre, pour se donner un air plus touchant, une petite coëffe blanche mouchetée de couleur de rose, avec un despoir de même couleur, ga- lamment nouë sous le men- ton. Au milieu de ce paquet ridicule, étoit une sorte de vi- sage où l'on distinguoit des yeux éraillés, rouges, & épe- ronnez. Un nez d'une gran- deur

deur énorme , & couvert de verrües , alloit se perdre tendrement dans une bouche lâche , & enfoncée qui laissoit pendre des lèvres violettes , & présentoit aux yeux une mâchoire dégarnie qui , par laps de tems , avoit même perdu son coloris naturel. Ses jouës pendantes reposoient mollement sur son oreiller ; une quantité innombrable de mouches , & d'assassins de différentes espèces , couvroit une peau noire , & tachetée, dont les rides , & la lividité perçoient au travers de la pommade

Q

huileuse qui les déguisoit. Un esclavage de diamans , & de perles à gros glands , lui descendoit sur la gorge. Ses téttons assez dociles pour pendre au moins d'un pied & demi , fortoient d'un corset garni de dentelles frisées , & étoient noüez en trois endroits avec de la nompareille couleur de rose. Tanzaï interdit à cet aspect auroit fui , si la fraïeur qu'il lui inspiroit, lui en avoit laissé la force: Il étoit d'ailleurs étouffé par une puanteur insupportable , qui malgré les parfums , dont la Fée s'étoit

fait oindre, remplissoit toute la chambre : Ciel ! disoit-il, en lui-même, voilà donc l'objet qu'on me destine ? ô Néadarne ! c'est donc ce que la nature a formé de plus hideux qui vous a balancée, que dis-je, qui vous a anéantie dans mon cœur. Juste Singe ! quelle bonne fortune ? Si le Prince avoit voyagé, il auroit sçu que celles dont nos Petits-Mâtres sont si fiers ressemblent souvent à la sienne. Il n'étoit revenu ni de son dégoût, ni de sa terreur, lorsqu'une voix rauque, & cassée sortant de cet effroïable sque-

lettre, lui adressa ces douces paroles : Vous voïez , Prince , ce que je fais pour vous , & quel est l'excès de ma bonté ! Vous n'auriez pas dû croire après l'affront sanglant que vous m'avez fait , après la vengeance dont il a été suivi , que mes ressentimens se terminassent à vous admettre dans mon lit.

La même main qui a causé vos larmes , se présente pour les essuier ; vous vous seriez exposé aux dangers les plus affreux pour redevenir ce que vous étiez , & c'est dans le sein des plaisirs que vous allez re-

prendre votre première forme. Je ne sçais si trop d'amour-propre m'abuse, & m'exagère votre bonheur; si les transports de tous les mortels qui m'ont vûë, ne me font pas trop présumer de mes charmes, mais je dois croire qu'il n'y a pas de Prince au monde qui ne souhaitât, qui ne voulût même paier de sa vie, le sort que je vais vous faire. Je ne vous presse point de mériter mes faveurs, je lis dans vos yeux la plus vive impatience, j'y découvre avec la joie la plus sensible, que vous ne pou-

182 T A N Z A ï ,

vez plus supporter la violence de vos desirs : Abandonnez-vous-y, cher Prince, les miens vous répondent de votre félicité : Venez, ma pudeur ne peut soutenir plus long-tems ce spectacle; hâtez-vous de la confondre. Ah! dans des momens si doux, l'empire de la vertu devoit-il encore se faire sentir? Précipitez les reproches de la mienne, c'est entre vos bras, que je veux qu'elle acheve d'expirer! Tanzaï demeuré immobile, n'entendit pas la moitié de ce que Concombre venoit de lui dire, &

il seroit fans doute resté abîmé dans cette lethargie , s'il ne se fût senti sur la main une griffe crochüe que la Fée lui tendoit. Son premier mouvement fût de l'étrangler, mais considérant que le pouvoir de Concombre la sauveroit de son ressentiment, & que le moins qu'il pourroit lui en arriver seroit d'être pour touûjours dans l'état où il étoit, il abandonna cette idée, quelque séduisante qu'elle fût. Il ne sçavoit enfin à quoi se déterminer, lorsque la Fée lui enfonçant tendrement ses ongles dans la

184 T A N Z A Ï,
peau : Quoi Prince, lui dit-elle,
vous êtes interdit ? Je pardonne
à l'amour l'anéantissement
où je vous vois , mais il auroit
déjà dû céder à l'impetuosité
de vos feux , & à ma tendresse.
C'est donc à moi à tout faire,
petit ingrat , ajoûta-t'elle,
& si les charmes que je t'ai
laissé voir , ne sont pas assez
puissants pour te rendre à toi-
même , essaïons si ce qui m'en
reste peut te rappeler à la vie.
Alors , jettant avec fureur le
peu de drap qui receloit ses
beautez encore non apperçûës,
& roulant les yeux avec violence

lence, vois, barbare, dit-elle en soupirant, vois tout ce que mon amour t'abandonne. Miséricorde ! s'écria le Prince, ah grands Dieux ! où suis-je ? Sortant alors brusquement du lit, il se débarrassa des griffes qui le retenoient, & cherchoit à sortir, lorsque ce que le Lecteur verra dans le chapitre qui suit, l'arrêta.





CHAPITRE XVI.

Illusion : Bonheur du Prince évanouï : A quel prix on le lui rend.

TAnzai transporté de rage, alloit sortir de l'Appartement, lorsqu'une voix douce, & qu'il crût reconnoître, l'appella. Ciel ! quelle fût sa surprise ? Lorsqu'en se retournant du côté du lit, il vit Néadarne plus charmante que jamais. O ma Princesse ! s'écria-t'il, en courant vers elle. Arrête,

ingrat , lui dit Néadarné ,
 homme sans courage , tu ne
 mérites plus mes bontez. Tu
 sçavois que notre bonheur dé-
 pendoit de cette épreuve , &
 tu n'as pas eû la force de la
 supporter. Ces apparences dif-
 formes , me cachotent ; c'est
 moi , qui par la protection de
 Barbacela , sous la forme d'une
 Fée , t'ai débarrassé de ta fa-
 tale Ecumoire ; c'est moi en-
 core qui pour te donner moins
 d'horreur pour l'objet qui s'of-
 friroit à tes yeux , t'ai fait pren-
 dre de l'eau de Santé. Mal-
 heureux ! ajouta-t-elle , en ver-

fant quelques larmes, tu as trahi mes soins, & mes bontez, & tu vas pour toujours rester dans cet état affreux dont rien ne peut plus te tirer. O ma Princesse ! s'écria Tanzai, qui vous auroit devinée ? Il fit alors de nouveaux efforts pour l'embrasser ; mais la Princesse, & l'Appartement disparurent à ses yeux, & il se sentit transporté dans la chambre où on l'avoit reçu à son arrivée. Son désespoir augmenta en y retrouvant la fâcheuse choüète qui, assise dans un fauteuil, chantoit en l'attendant. Eh quoi !

lui dit-elle , d'un ton guai , si-tôt de retour , une nuit passe avec vous comme une minute : Si vous ne les faites jamais plus longues , on petit sans scandale vous en accorder ; je croïois ne vous revoir qu'à midi. Grands Dieux ! s'écrioit douloureusement le Prince , de quels malheurs empoisonnez-vous ma vie ? Ah ! dit la choüete , je suis au fait. Il vous est arrivé quelque accident , ou pour mieux dire , le même subsiste ; cela est malheureux pour vous ; car , quel usage voulez-vous qu'on fas-

se de votre personne? Sçavez-vous bien ! vous , qui parlez si mal-à-propos , dit le Prince avec fureur , que je vous tords le col , si vous ôsez encore proférer une parole ; puis , revenant en lui-même , je vous demande pardon , Mademoiselle , ajouta-t'il , de ce que je viens de vous dire , mais , tant d'événemens me confondent , me mettent hors de moi , que je ne sçais ni où je suis , ni si je suis encore. Permettez-moi de vous raconter mon infortune : Vous avez , dit-il , en finissant son récit , beaucoup de

crédit en ce Palais. Je reconnois ma faute. Ne pourrois-je pas me retrouver dans cette occasion que mon imprudence m'a fait perdre ? Mais dépêchez, il y va de mes jours. Ce que vous me proposez-là est difficile, reprit la choüete, je vais cependant essayer si mon crédit peut vous être utile : Attendez-moi ici patiemment, je vais négocier votre affaire. A peine fût-elle partie, que Tanzai se mit à rêver. Qui l'auroit deviné ? Se disoit-il, que ma Princesse eut pû m'être offerte sous cette exécration

forme. Hélas ! j'avois déjà senti l'effet de l'eau de Santé; déjà je me reconnoissois, j'allois réparer ma gloire, & mes infortunes. Mais, qui ! l'aspect de Concombre n'auroit-il pas effraïe ? Cet horrible souvenir me glace encore. A peine ma Princesse m'a-t'elle fui, que retombant dans mon néant, je me suis vû aussi loin de moi-même que je l'étois. Malheureuse condition des Rois ! d'être soumis malgré leur pouvoir, aux injustices des Fées. Y a-t'il rien de si bizarre que ce qui m'arrive ? Ma destinée

dépend d'une vile Ecumoire !
Ah ! si jamais, mon Histoire
est écrite, qui pourra y ajoû-
ter foi ? Ou si elle trouve de la
crédulité, quel sujet d'entre-
tien, pour les siècles à venir ?
Sans la chœüete qui vint in-
terrompre ses réflexions, il
les auroit peut-être poussées
plus loin. Eh bien, divin Oi-
seau, lui dit-il, mon malheur
est-il sans remède ? Je trem-
ble que vos soins n'aient été
inutiles. Vous êtes plus heu-
reux que vous ne pensez, lui
dit-elle en souriant ; on vous
pardonne, ce n'est pas sans

194 T A N Z A I,
peine, mais enfin vous pouvez encore tenter l'aventure, le champ vous est ouvert. Je vais donc, reprit-il, revoir Néadarné? Ah Dieux! Prince, reprit-elle, ce sera en effet Néadarné, mais toujours sous la forme de Concombre. Vous frissonnez! Consultez-vous, votre premier refus vous coûte déjà assez, prenez garde au second. Si d'abord, vous aviez surmonté votre répugnance, & que la Fée prétendue vous eut reçu dans ses bras, à peine y auriez-vous été que la Princesse auroit pris sa place. Ac-

tuellement, cela est devenu plus difficile; il faut que vous souteniez treize fois l'épreuve prescrite, avant que de voir la Métamorphose. Hem? que dites-vous? dit Tanzai, que parlez-vous de treize fois? Vous m'entendez, dit la choüete, treize fois, cela se comprend. Allez, on n'y pense pas, reprit Tanzai, ce seroit tout ce que je pourrois faire, si la Princesse étoit de moitié. Prévenu que ce sera Néadarné, la figure de Concombre ne m'en causera pas moins d'horreur: Vous me rendez-là

196 T A N Z A ï ,
de plaisants services ; faites-en
du moins diminuer la moitié.
Cela ne se peut, dit la choüete ,
c'est le dernier mot ; mon
zèle ne doit pas vous être équi-
voque , je ne gagne rien à ce
marché-là. Treize fois ! s'é-
cria encore le Prince. Com-
ment , dit-elle , vous vous ef-
fraïez de ce dont l'homme du
monde le plus décrédité, s'ac-
quitteroit sans peine. En effet,
reprit Tanzai, je voudrois bien
pour ce que vous faites pour
moi , que vous le scûssiez par
expérience. Encore un coup,
reprit-elle , déterminez-vous,

c'est une honte que si peu de chose vous arrête ; j'avois dans le fonds , meilleure opinion de votre valeur. Ecoutez , dit le Prince , vous sçavez qu'il y a quantité de choses que les circonstances seules rendent pénibles , & vous avouerez avec moi que la figure de Concombre n'est pas propre à faciliter le nombre qu'on m'impose. N'importe , conduisez moi , & que le ciel m'assiste. La choüette le prenant par la main , le mena dans l'Appartement des délices , plus troublé , & plus desagrément occupé que la première fois.



CHAPITRE XVII.

Nuit délicieuse de Tanzai.

DE quelque courrage que le Prince se fût armé, il frissonna en revoïant Concombre. Prince, lui dit-elle, recouchez vous, & venez mériter votre grace, ou combler vos malheurs. Trêve de Harangue, repartit-il brusquement, le comble de mes malheurs est de me retrouver auprès de vous; & le seul de mes desirs, d'en sortir le plutôt

si l'on en peut.

que je pourrai : Ainsi , point de complimens ; il vous feroit mal de m'en faire après l'état où vous me réduisez. Mais , quelle fureur vous tient de vouloir que je passe une nuit avec vous ? La répugnance que je vous montre , ne devrait-elle pas vous en guérir ? S'il est vrai que vous aiez conçu de l'amour pour moi , ne devrait-il pas vous suffire , pour le bannir , que je réponde mal à vos sentimens ? Et si vous ne cherchez qu'à vous vanger de l'Escumoire , est-ce à moi que vous devez votre courroux ?

Prince , reprit Concombre ,
vous parlez le mieux du monde , & vos discours me persuaderoient, s'il pouvoit vous être de quelque utilité que je fûsse convaincuë de ce que vous me dites. Ce n'est ni l'envie que j'ai de vous punir , ni un mouvement d'amour qui vous met aujourd'hui dans mes bras , l'ordre du destin seul me fait subir une épreuve encore plus humiliante pour moi , qu'elle n'est pénible pour vous : Croiez-vous que ma modestie ne souffre pas de voir si près de moi un homme , qui n'y est point
appelé

ET N'ÉADARNE. 201
appelé par mon choix? Pen-
sez-vous? Qu'on s'abandonne
sans regret aux transports de
quelqu'un qui nous est indif-
férent? Est-il rien de plus cruel
pour une femme sensible, &
née avec de la vertu, que d'es-
suyer ces caresses que son cœur
n'avoüe pas. Quant à ces trans-
ports, & ces caresses dont vous
parlez, puisqu'elles vous font
tant de peine, je puis, dit Tan-
zaï, vous les épargner; je ne
suis pas assez impoli pour vous
ravir des faveurs aussi précieu-
ses que les vôtres. Oh non!
dit la Fée, je suis soumise aux

volontez du destin, & ma résignation m'aidera. Vous étiez tout à l'heure, reprit Tanzai, plus emportée, & moins dévote; mais, quoiqu'il en soit, on m'a promis Néadarné, & je ne commence point que je ne la voie. On vous la promit à la vérité, reprit Concombre, mais vous sçavez à quel prix. Allons donc, dit le Prince, qui malgré lui se sentoit renaître; mais il faut aimer bien éperdûment pour se soumettre à ce qui m'arrive. Alors se bouchant le nez, fermant les yeux, il tâcha de

s'acquitter du mieux qu'il pourroit, du devoir prescrit. La Fée pour le lui rendre plus facile, soupiroit tendrement, & s'agitant avec volupté, lui donnoit, malgré son indifférence, tous ces noms emportez que l'amour inspire. Elle faisoit succéder l'indolence à la fureur, la vivacité à l'abatement: On assure même que pour lui prouver plus de sensibilité, elle jura plus d'une fois. Tanzaï, pour en être plutôt quitte, avoit fait tout de suite (chose surprenante, & qui n'est pas celle de cette Histoire qui

peut choquer le moins) la moitié de son martyre, & l'eau de Santé, agissant miraculeusement, le mettoit en état de s'acquitter du reste avec autant de promptitude, lorsque la Fée le pria de suspendre ses travaux, & de la laisser respirer.

Le Prince l'aïant satisfaite. Voiez-vous, Prince, lui dit-elle, je ne suis pas de ces femmes sans délicatesse, qui n'estiment dans un homme que ces qualitez dont vous venez de faire preuve. J'aime mieux cent fois une conversation ten-

dre, que le sentiment anime, que ces voluptez honteuses que les amans ordinaires recherchent sans cesse. Combien dites-vous qu'il vous reste à faire de cette nuit? Sept, reprit-il brusquement. Ce que je vous demande là, repartit-elle, n'est pas que je m'en soucie. Si j'en étois cruë, vous n'auriez plus rien à faire. Vous dites qu'il vous en reste sept, je crois que vous vous trompez. Il se peut bien reprit-il, je compterois au moins sur neuf d'acquitez. Ce n'est pas ainsi, dit-elle, que je compte,

j'étois moins égarée que vous,
& je crois qu'il en faut encore
dix. Ventrebleu, cela n'est
pas vrai, dit Tanzai en fureur.
Ne vous fâchez pas, mon fils,
dit-elle tendrement, nous n'au-
rons pas de disputes là-dessus;
mais vous êtes le plus étonnant
de tous les hommes, & j'ai
peine à croire qu'avant votre
enchantement vous valûssiez
d'aucune façon ce que vous
valez aujourd'hui. Vous sça-
vez mieux que personne, re-
prit Tanzai, pourquoi je vau-
tant, & le présent qu'on m'a
fait de l'eau de Santé, est une

précaution que vous avez prise pour vous-même : Mais , en conscience , ne devriez-vous pas me remettre le reste. Cela ne se peut , reprit-elle. En ce cas , dit-il , je m'en tiendrai où je suis , je ne vous crains plus. Nous verrons , reprit Concombre en le touchant. Ah barbare ! s'écria le Prince qui se sentit décroître , il y a ici moins d'enchantement que vous ne croïez , & votre main pour opérer ce que je sens , n'avoit pas besoin de magie. Le discours est tendre , dit Concombre , & c'est le moïen

d'obtenir grace. Si vous n'êtes point généreuse par rapport à moi, soïez-le du moins, dit Tanzai, par rapport à vous-même. Je suis, reprit-elle, moins méchante que vous ne croïez, & vous verrez que je puis de cette main que vous méprisez, tant Eh de grace ! s'écria Tanzai, ne me touchez point. Malgré sa peur, la Fée lui tint parole, & lui qui mouroit d'envie de finir avec elle, recommença sa corvée. Il étoit enfin arrivé au douzième inclusivement, sans qu'il vît Néadarné, & il en témoigna

ET NÉADARNÉ. 209
témoigna sa surprise à Con-
combre. C'est apparemment,
dit-elle, que son recouvrement
est attaché au nombre mysté-
rieux de treize. Je vois assez,
reprit-il, qu'on ne l'a pas mis
à bon marché, mais finissons.
Le Prince, à la fin de ce der-
nier travail, chercha des yeux
Néadarné, mais ne la voiant
point paroître: Que veut donc
dire ceci? Demanda-t'il. Pour-
quoi ne vois-je pas Néadarné?
M'auroit-on trompé? Hélas!
Prince, dit la Fée, vous vous
êtes trompé vous-même, vous
avez mal calculé. Oh corbleu!

T



dit Tanzai , il ne faut pas être un Barrême pour sçavoir compter jusques à treize , ils y font bien.

Mais le moïen , reprit-elle : Vous voïez bien que cela ne se peut pas , vous auriez Néadarné en votre pouvoir , si ce que vous dites étoit vrai. Au nom de vous-même , cher Prince ! prenez garde qu'il n'y ait de l'erreur. Morbleu , dit-il , c'est qu'il n'y en a point. Enfin , reprit-elle , par votre obstination , vous ne verrez point Néadarné ; & par un esprit de ménage mal-entendu , vous

perdrez le fruit de ce que vous avez fait. Ciel ! s'écria t'il, me laissez-vous en proie à l'injustice ? Et faut il . . . Mais hélas ! peut-être avez-vous raison ? Je ne vois point Néadarné , & son absence suffit pour me convaincre : Voïons donc , si je puis m'en tirer. Tanzai excédé de fatigue , eut toutes les peines du monde à terminer sa pénitence. Il ne fût pas à cette fois plus heureux , qu'aux autres , & reconnoissant combien inhumainement on l'avoit trompé , il se jetta avec fureur sur Concom-

bre, dans le tems qu'elle alloit lui reprocher une seconde erreur de calcul. La Fée, en se débattant avec force, se retira des mains de Tanzai, après lui avoir enfoncé plus d'une fois ses griffes dans la peau, & lui avoir laissé le corps tout couvert d'égratignures; puis, s'élevant au plafonds: Ne compte point, lui dit-elle, vaincre jamais ma fureur. Je serai ta persécutrice éternelle. Les malheurs que je t'ai fait éprouver ne sont ni les derniers, ni les plus cruels de ta vie. Je t'ai, à la vérité, rendu ce que tu desirois avec

tant d'ardeur , mais prend garde qu'il ne te soit inutile , & souvien-toi long-tems de ton infernale Ecumoire. Ah ! Perfide , s'écria Tanzai , après ce que tu viens de me faire , quels coups peux-tu me garder encore ? En cet instant , la Fée , & le Palais disparurent à ses yeux ; & lui , aussi honteux , que fatigué de sa bonne fortune , trouva ses habits , son Ecumoire , & son cheval dans cette même Forêt où il avoit rencontré la Fée au Chaudron. Il s'habilla promptement , formant dans sa tête mille inuti-

les projets pour la punition de Concombres , & de la choüete , & reprit le chemin de Ché-chian , très-disposé à garder à Néadarné , la fidélité la plus exacte , puisque les plaisirs dérobez lui réüffissoient si mal.



CHAPITRE XVIII.

Le moins amusant du Livre.

Pendant que le Prince opéroit ces étonnantes merveilles, l'on n'étoit pas plus

ET NE'ADARNE'. 215
tranquille à Chéchian, qu'il ne
l'avoit été dans le Palais de
Concombre. L'affaire de Sau-
grénutio y faisoit grand-bruit.
Les Sacrificateurs, & les Etats
étoient convoquez. Le Roi
sensible aux déplaisirs de son
fils, & croiant qu'ils ne se-
roient terminez que quand
Saugrénutio auroit lèché l'E-
cumoite, n'épargnoit rien
pour lui donner cette morti-
fication: Il avoit gagné jus-
ques au Patriarche qui, autant
pour plaire à Céphaès, que
pour blesser le Grand-Prêtre
avec qui il n'étoit pas bien,

216 FANZAI,

avoit promis au Roi d'entrer dans toutes ses vûës. Saugrenutio n'ignoroit pas que du côté de la Noblesse il n'auroit aucunes ressources ; Cet ordre de l'Etat, attaché à la personne du Souverain par des raisons de Politique, & d'interêt, n'auroit pas voulu, sans doute, agir contre ses maximes dans une occasion où il auroit choqué, & sans fruit particulier, la Majesté du Prince. Les Sacrificateurs qui n'attendoient leurs dignitez que de leur servitude auprès du Patriarche, n'avoient garde de lui man-

quer, dans une occasion où leur complaisance pour lui, pouvoit leur être utile. Le Peuple ignorant, & superstitieux, accoutumé à regarder les decrets du Patriarche, comme des decrets des Dieux mêmes, auroit craint d'attirer leur colère sur lui, en prenant le parti de Saugrénutio dans une occurrence où la Religion ne lui paroissoit pas assez intéressée.

Quel moïen restoit-il donc au Grand-Prêtre d'éviter le destin qui le menaçoit? Hai de la Noblesse avec laquelle sa

hauteur lui avoit souvent fait avoir des discussions : Détesté des Sacrificateurs jaloux du rang qu'il occupoit , méprisé du Peuple qui étoit scandalisé de l'entendre jurer, & de lui voir faire des chansons. Mais le moïen auffi d'obéir ? La honte de lécher l'Ecumoire , la douleur qu'elle lui causeroit , le triomphe du Roi , toutes ces considérations l'agitoient tour à tour , & quoiqu'il demeurât ferme dans la résolution de désobéir , il ne voïoit pas comment il pourroit résister à tant de forces

réünies contre lui. Il étoit encore à ne sçavoir quel parti prendre, lorsque le Patriarche arriva à la Cour, précédé d'un decret terrible par lequel il étoit prescrit à Saugrénutio de lécher l'Ecumoire, il finissoit par une courte, & fraternelle exhortation de se soumettre, & de ne pas laisser armer contre lui la justice divine, & humaine. Saugrénutio atteré par ce decret, alloit fuir, lorsqu'une imprudence du parti contraire lui redonna courage. Le Patriarche mécontent, soit qu'il en eut sujet ou non,

220 T A N Z A I ,
des Sacrificateurs de Ché-
chian , les menaça de les join-
dre à leur chef, & de leur fai-
re auffi lèche l'Ecumoire.
Comme ce Patriarche étoit un
homme violent , & absolu
dans ses volontez, les Sacrifi-
cateurs craignirent pour eux-
mêmes, & le péril commun
les réunit à Saugrenutio : il y
eut donc chez lui une Assem-
blée secreete où il fût conclu
qu'on chercheroit à se faire
des Partifans. Ces féditieux
pensèrent , avec sagesse , qu'il
falloit pour s'attacher le Peu-
ple, lui faire croire que l'E-

Cumoire devenoit une affaire générale, & que personne dans le Roïaume, sans en excepter le Roi, ne seroit exempt de la lêcher. Ces bruits firent l'effet que ceux qui les répandoient en avoient attendu : Ils trouverent de la crédulité, formèrent de la crainte, & parvinrent enfin jusques au Roi. Céphaès en fût allarmé, il connoissoit le caractère entreprenant du Patriarche, cent fois il avoit eû à se plaindre de son audace, cent fois aussi il avoit voulu l'en punir : il lui paroissoit cruel de laisser à por-

tée de blesser la Majesté du trône , une puissance qui ne subsistoit qu'à l'ombre de celle qu'elle cherchoit à affoiblir. Il étoit indigné de voir les Patriarches devoir leur place aux Rois , & sans cesse leur manquer : mais la superstition les rendoit vénérables. Il avoit crû d'ailleurs qu'il lui importoit de ne pas anéantir absolument une autorité qui accoutumant les Sujets à obéir , les rendoit plus dociles à ses volontez , & plus fideles à leurs sermens. Un peuple sans Religion , est bientôt sans obéissance. S'il

ne connoît point de Dieux , s'il n'en craint pas , les loix humaines ne font plus rien devant lui , il devient son Législateur , son caprice seul fait sa règle , il n'élève , que pour abattre. Incessamment révolté contre son propre ouvrage , son génie en proie aux nouveautez , le fait courir sans cesse de projets , en projets ; sans crainte pour l'avenir , ou il anéantit absolument le souvenir des Dieux , ou il envisage de si loin leur colere , qu'à peine pense-t'il qu'elle soit à craindre. Un Peuple qui se

conduit par d'autres maximes, tranquille à l'égard de ses Rois, les regarde comme un présent de la divinité, & n'imagine pas qu'il lui soit réservé de les juger, ou de discuter seulement la nature de leur autorité, & d'y donner des limites. Mais aussi, plus superstitieux que Religieux, moins vertueux que timide, plus crédule, qu'éclairé, une idée mal-entendue de la Religion le mène loin: plus frappé du culte extérieur, que de l'existence de la divinité, plus soumis à ses Ministres qu'à elle-même, il les

croit

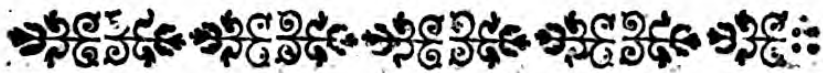
croit lézez où on leur fait justice, & le Roi, victime des préjugés des Sujets n'ose sortir d'esclavage, dans la crainte d'exciter des troubles où sa personne, & sa dignité seroient également compromises. Céphaès convaincu de la vérité de ces Principes, avoit cherché peu-à-peu à limiter le trop grand pouvoir du Patriarche, & à le borner aux fonctions purement spirituelles. Pour ôter à la Capitale un sujet de remuer, il avoit éloigné le Patriarche de la Cour, afin que perdant de vûë cette

idole , elle en fût moins adorée. En quoi cependant il manqua de politique. Il n'est pas de la sagesse du Souverain d'écarter de sa personne un sujet qui partage , en quelque façon , son autorité. Le Patriarche , dans le séjour qui lui étoit assigné , brilloit seul : A Chéchan , il étoit obscurci par la lumière du thrône , & les Sujets , en le voïant contraint de rendre hommage au Roi , sentoient à quel point il lui étoit subordonné. D'ailleurs , on étoit plus à portée de veiller aux brigues qu'il pouvoit avoir

envie de former : Un seul regard du maître les pouvoit dissiper , au lieu qu'éloigné de lui , il mettoit à profit la crédulité des Peuples , & accrédoit ses cabales par la longueur du tems qu'il falloit pour les détruire. Céphaès ne douta point , vû les tracasseries qu'il avoit faites au Patriarche , que celui-ci ne cherchât à s'en vanger. Cependant il lui paroissoit bien extraordinaire qu'on voulût aller jusques à lui faire lécher l'Ecumoire. La Fée Barbacela n'avoit appelé que le Grand.

Prêtre à cet honneur , mais cette Fée ne paroissoit point. Son ordre n'étoit que verbal , on pouvoit l'interpreter , & l'entendre ; enfin , il avoit peur. Il résolut cependant , en cas que l'on prît pour prétexte l'honneur de la Religion, de rejeter sur le Patriarche une partie de l'affront qu'il vouloit lui faire, & de l'obliger à lécher l'Ecumoire le premier. On peut croire que lorsqu'il revît le Patriarche , il ne lui fit pas bonne mine. Le Patriarche de son côté , bouda le Roi , & le premier fruit de l'artifice de Sau-

grenutio fût de jeter entr'eux
les semences d'une division
qui ne lui pouvoit être qu'utile.



CHAPITRE XIX.

*Bâgatelles trop sérieusement
traitées.*

LE Grand-Prêtre s'apper-
çût aisément de l'état de
trouble où l'on étoit à la Cour.
Eh bien, Vertu-bieu, dit-il à ses
alliez, eh bien, corbieu ! Nous
les tenons. C'est demain l'ou-
verture de l'Assemblée, mais ne
nous démentons pas. Le Peu-

ple est pour nous , les femmes, à qui j'ai fait une description monstrueuse de l'Ecumoire , jurent qu'elles n'obéiront point. Ne craignez pas des menaces frivoles. Pour tout braver , il ne faut que du courage , ce n'est jamais que les foibles que l'on insulte. D'ailleurs , que craignons-nous ? Le Prince n'est pas de retour , l'Ecumoire qui voïage avec lui ne lui fera peut-être jamais ôtée : Qui sçait même , si jamais on les reverra ? Nos ennemis defunis entr'eux ne peuvent plus nous porter de

coups certains : Occupez à se garder l'un de l'autre, leur défiance mutuelle fait notre salut. Allons, Messieurs, buvons, ajouta-t'il, & que le Ciel nous protege, peut-être que pendant le repas que je vous ai fait préparer, il nous inspirera quelques pensées salutaires. A ces mots, les Sacrificateurs se mirent saintement à table. Comme Sanguenutio ne prenoit jamais que là ses résolutions, on y fût long-tems. Par bienféance cependant, on en sortit vers le matin, & chacun des con-

viez les yeux baïſſez, & la marche indécente, retourna chez ſoi, après avoir promis au Grand-Prêtre de bien ſeconder ſes intentions. Telle étoit la diſpoſition des eſprits lors-que l'on ouvrit l'Assemblée. Saugrénutio y parût avec une contenance aſſurée. Le Patriarche commença par un diſcours ampoulé, & qui pour avoir été préparé dès long-tems, n'en valoit pas mieux. Mon frere, dit-il affectueuſement à Saugrénutio, quand le Ciel parle, il eſt inutile de ſe rendre ſourd à ſa voix. Votre
réſiſtance

résistance à ses volontés vous
 rendra coupable, & nous for-
 cera d'emploier contre vous,
 d'autorité qu'il nous a donnée.
 La perte de votre dignité est la
 moindre de celles auxquelles
 nous vous condamnerons. Qui
 peut même prévoir à quelles
 rigueurs, cette voix céleste nous
 portera contre un Ministre,
 rebelle à ses devoirs? Plaise
 pourtant! s'écria-t'il, Plaise!
 au suprême Singe qui reçoit
 tous les jours votre encens,
 d'illuminer votre cœur. Puisse-
 t'il toucher votre ame endur-
 cie, & retarder sa vengeance!

234 T A N Z A ï ,

désarmé par les ardentés prières que nous faisons tous pour votre conversion , qu'il daigne vous porter à donner un exemple nécessaire d'une entière soumission à ses ordres ! Allons, dit-il, d'un air de douleur , rapportons le fait , & instruisons promptement le Procès. Alors l'Orateur se leva , & raconta avec l'exactitude la plus scrupuleuse , au hazard d'être long , l'Histoire de l'Ecumoire : & l'ordre de la Fée Barbacela, de la faire lécher au Grand Prêtre , fut plus exagéré , qu'oublié. Pendant ce ré-

cit qui fût long, Saugrénutio, & ses adherans se confirmèrent dans la résolution de desobéir. A peine fût-il fini, que le Patriarche se leva, & parla bas au Roi, comme pour aller aux opinions. Franchement, lui dit Céphaès, croïez-vous qu'il obéisse? Oüi, répondit le Patriarche, & il ne fera pas le seul. Le Roi s'imagina alors que le Patriarche l'avoit regardé, & que c'étoit pour lui qu'il parloit. Comment? Dit-il en colere, il ne fera pas le seul! Il n'y a cependant que lui qui le doive ici:

236 T A N Z A ï ,

Prétendriez-vous que je lâchasse l'Ecumoire , moi ? Fidonc , reprit le Patriarche : Mais , pourtant , ajouta-t'il , cela n'en seroit pas plus mal , & si vous le faisiez , vos Sujets n'auroient plus rien à dire. Mais , repondit le Roi , mes Sujets n'ont que faire à tout ceci : je vous ai déjà dit que la chose ne regardoit que Saugrénutio. Votre Majesté le croit , répondit le Patriarche ; mais telle est la nature de l'Ecumoire , qu'elle devient un mystère , & un objet de vénération ; elle n'est plus une af-

faire particuliere. Oh ! tant qu'il vous plaira , reprit Céphaès , mais pourtant ne me mettez pas de la partie. C'est ce que nous verrons plus à loisir , dit le Patriarche ; cependant , Sire , vous n'en ferez que ce qu'il vous plaira. Alors se tournant du côté de Saugrénutio , il lui conseilla d'obéir. Monseigneur , dit Saugrénutio , je n'en ferai rien. Puis donc , dit le Patriarche , d'un air contrit , puisque ce rebelle veut toujours l'être , nous le déclarons déchu de ses dignitez : Ordonné à lui de

238 T A N Z A ï ,

remettre entre les mains du Roi, la culotte de peau d'Ours, & entre les nôtres, le manteau de peau de Canard, & l'aigrette de Papier marbré dont avant sa perversion, notre munificence l'avoit honoré. Et vous, dit-il aux Sacrificateurs, profitez de cet exemple, & par une prompte obéissance envers l'Ecumoire, prévenez la rigueur de nos jugemens. Alors mille bruits confus s'éleverent; mais le Roi, & le Patriarche sortirent de l'Assemblée, après avoir ordonné qu'on dressât un Acte

authentique de ce qui venoit d'être résolu. La Noblesse triomphoit de l'abaissement des Sacrificateurs, lorsque Saugrénutio prenant la parole : Vous me voïez consterné, Messieurs, dit-il, moins de l'affront qu'on me fait, que du malheur d'être témoin du bouleversement des Loix. Il n'est plus ! ce tems heureux où l'innocent trouvoit contre l'oppression une ressource assurée ; le souvenir qui nous en reste, ne sert qu'à augmenter notre douleur ; nos regrets ne peuvent nous le rendre : Aban-

donnez à la servitude , puis-
que nous le souffrons ; faits , à
l'abaissement où l'on nous
réduit , nous ne pouvons nous
excuser aux yeux de l'univers
qu'en perdant la mémoire de
notre ancienne splendeur. Eh !
à quoi nous serviroit-elle , qu'à
rendre notre bassesse plus con-
damnable ? Les Voilà donc ces
fiers Chéchianiens qui rem-
plissoient le monde entier de
leur gloire ! Voilà ce Peuple
si fameux ; une vile Ecumoire
fait trembler ces augustes mor-
tels ! Anciens Défenseurs de
l'Etat , ajouta-t'il , en adres-

fant la parole à la Noblesse, ce n'est pas à vous que je demande des secours : l'avilissement où je vous vois , m'instruit de votre foiblesse ; pliez donc sous le joug de la tyrannie , vous n'êtes pas dignes de jouir de la liberté , mais brûlez ces Fastes célèbres qui vous ont conservé les faits glorieux de vos ancêtres. Je ne vous encourage point à y puiser des exemples de vertu , ils vous seroient inutiles. Qui ne rougit point de sa servitude , ne mérite pas de sçavoir qu'il y a eû des hommes libres. C'est

242 T A N Z A ï,

donc à vous, Ministres sacrez!
C'est à vous seuls de faire dis-
paroître l'injustice. Qu'avons-
nous à craindre? Et quand
nous pourrions succomber,
la mort nous doit-elle plus
effraier, qu'une vie condam-
née à un opprobre éternel.
Vangeons l'honneur de nos
Autels: Donnons à cet état ab-
batu des exemples de courage
dont il puisse profiter. Mour-
rons s'il le faut, mais mourons
en Citoyens; utiles à notre Pa-
trie jusques dans nos derniers
instants, montrons-lui du
moins comme on sçait se dé-

livrer de la servitude. Victimes perpetuelles de l'ambition du Patriarche , nous ne vivrions que pour voir sans cesse renouveler nos affronts. Car, que sert-il de nous flatter. Et quelle espérance pourrions-nous nourrir , sans témérité ? Nous est-il permis de croire qu'il ne tentera plus d'entreprises ? Est-ce d'aujourd'hui que la Chéchianée souffre de ses projets ? Ouvrons notre Histoire, & sans chercher des traits plus odieux, souvenons-nous seulement des désordres que causa , il y a six cens ans.

Le Patriarche Hinhohu-Yalucha, quand il voulût nous faire baiser la queue d'une Pie. Quelles guerres ne furent pas allumées un siècle après, par l'établissement des Moustaches quarrées, sous le Patriarche Onfoucho ? Que n'a point produit l'obstination de Rimachou, lorsqu'il voulût abolir le Potiron Sacré ? Cet Etat enfin après les plus cruelles séditions, commençoit à respirer. Les Patriarches plus éclairez, plus soumis aux Loix, plus sensibles à l'honneur de la Religion, ne propoisoient plus d'opinions

Scandaleuses; un Soleil plus pur nous éclairait. Hélas! tranquilles à l'ombre de nos Autels, nous nous flattions que ce calme heureux dureroit. Mais, ô grands Dieux! quelle étonnante révolution! & sur quoi est-elle fondée? une Fée apporte une Ecumoire, il est important, dit le Prince, que je l'avale, après que la vieille du monde la plus hideuse l'a reçue dans sa bouche. C'est, ajoûte-t'il un ordre qu'il a reçu de cette Fée. Son mariage, sans cette cérémonie ne sçauroit être heureux. Plus attentif encore

à ne pas bleffer la décence du rang que j'occupe, qu'à mes intérêts particuliers, je refuse. Le Prince tombe dans des accidens peu ordinaires, on m'en fait un crime. Un Patriarche donne un decret injuste: Bien plus, on assemble contre moi tout l'Etat, on me prononce le Jugement du monde le plus inique, & non content de m'avilir, on porte l'audace jusques au corps entier des Sacrificateurs, à qui l'on veut faire lèche l'Ecumoire: Tous les ordres du Roïaume sont enveloppez dans ma disgrâce. Eh !

qu'ont-ils de commun avec moi ? Supposé que j'aie dû lèche l'Ecumoire , étoit-il nécessaire qu'ils le fissent ? Le Prince n'a nommé que moi ; D'ailleurs , qu'on me montre l'ordre de Barbacela : Une chose de cette conséquence pouvoit être mieux établie. Si le Prince est crû si aisément sur sa parole , tous les jours il aura des idées nouvelles , & que sçais-je enfin ce qu'on ne nous fera pas lèche ? Mais , supposé qu'à présent je voulusse obéir , où est-elle cette Ecumoire ? Le Prince , & elle

248 T A N Z A ï ,
viennent ensemble, où les re-
trouver ? Et quel crime com-
mettrois-je en attendant leur
retour ? Cependant, on me
deshonore, on me dépose, on
m'ôte les marques de ma di-
gnité. Plus heureux de tout
perdre, que d'obéir : Je bénis
les Dieux du courage qu'ils
m'ont inspiré : Plus illustre
dans ma retraite, que je ne le
serois en possédant honteuse-
ment les biens qu'on m'enlève,
je ne verrai pas du moins l'es-
clavage de mes compatriotes.
Car, ne vous flattez pas, ajoû-
te-t'il, en parlant aux grands,
Votre

Votre criminelle complaisance ne vous sauvera pas de l'Ecumoire. Je n'ignore pas, je vois même en frémissant, que plus sensibles aux démelés que vous avez eus avec nous, qu'à l'honneur de la Religion, vous jouïssiez avec un plaisir secret du malheur qui nous accable. Ah! réunissons-nous plutôt. Sentez enfin qu'un même péril nous menace, & si vous n'êtes émus par aucune considération, que celle de votre gloire vous soutienne. Généreux Chéchianiens! il est dans la servitude deux malheurs

250 T A N Z A ï,

qui se succèdent : Le premier est d'y gémir ; l'autre , quand même elle ne subsiste plus , de se souvenir de sa honte. Ah ! rappelez votre courage. Brisez les fers qu'on vous impose , ils disparaîtront quand vous ne les baiserez plus. On ne jette dans l'abaissement , que ceux qu'on croit capables d'y rester. Nous avons les maux présens qui nous environnent , une magnanime résolution nous peut seule sauver des nouveaux coups qu'on nous prépare. Secouons ce joug odieux sous lequel nous

avons si long tems fléchi ! Que ce Peuple témoin de nos affronts , le soit enfin de notre vengeance ! nous serons craints dès que nous voudrons l'être ; effaçons ces decrets offensans qu'a dictez l'inimitié , & l'injustice , je vous réponds du succès. De quoi ne sont pas capables des hommes qui combattent pour leurs Dieux , & pour leur liberté ?

Il dit , & les Etats déjà d'accord de sa condamnation , se partagent. Différens avis s'élevent. Les plus superstitieux émus par le dis-

cours de Saugrenutio, croient en effet que les Dieux sont intéressés dans cette affaire, se rangent de son parti, & crient qu'il faut revoir le procès. Ceux qui suivent le Roi, & le Patriarche veulent que le Grand-Prêtre soit bien jugé, & prétendent faire passer l'acte qui le condamne lui, & les Sacrificateurs. La dispute s'échauffe, l'Assemblée se rompt. Le peuple informé de ce qui s'est passé, & craignant pour lui, se déclare pour Saugrenutio. Le Patriarche redoutant une émeûte générale, suspend

ses coups, & accorde du tems au Grand-Prêtre qui fatisfait d'avoir différé sa perte, se croit sauvé, comptant qu'au milieu des troubles qui s'élevoient, on craindroit de l'attaquer, qu'avant que l'affaire de l'Ecumoire fût décidée, il ne pourroit plus être inquiété là-dessus, & que ce seroit, vraisemblablement, une mortification qui tomberoit sur son Successeur.





CHAPITRE XX.

Retour du Prince à Chéchian.

CEs troubles agitoient encore la Capitale, lorsque Tanzaï en reprit le chemin. Que dirai-je de mon voïage ? Disoit-il en lui-même ; avoüerai-je à Néadarné que c'est dans les bras de Concombre que je suis rentré dans mes droits ? De quelle manière lui raconterai-je une chose si mortifiante pour sa tendresse ? Imaginera-t'elle que je

puisse mériter d'être plaint ? S'il lui en arrivoit autant , pourroit-elle compter sur mon indulgence ? Mais elle sçait de quelle espece étoit mon malheur ? En lui donnant des preuves qu'il est cessé , pourrai-je me dispenser de lui dire pourquoi ? Eh ! quelle seroit sa douleur , de quels coups ne l'accablerois-je pas , si je lui faisois part de toutes les idées qui m'ont occupé ? Si elle sçavoit que mon cœur lui a été infidele : Que pendant quelques instants , tout rempli d'une autre , je me suis prêté , j'ai

286 TANZAI,
même été au-devant du mal-
heur qui m'étoit préparé ? Si
elle peut me pardonner d'a-
voir passé une nuit dans le lit
de Concombre, me pardon-
neroit-elle d'avoir pensé qu'u-
ne autre qu'elle, pouvoit me
rendre heureux ? Ah ! cachons
ma honte à Chéchian, pa-
roissons-y rétabli : Mais puisse-
t'on n'y sçavoir jamais quel
remède m'a rendu à moi-mê-
me. Tanzai, en raisonnant
ainsi, se rapprochoit de ses
Etats, & il revêit enfin ces murs
si desirez de Chéchian après
en avoir été absent près de
trois

trois mois. A peine l'y vît-on paroître, que les grandes Vieilles avertissant le Peuple, les illuminations, les cris de joie, & les transports les plus ou-trez, anoncèrent au Roi que le Prince rentroit dans la Ville. Néadarné, saisie du mouvement le plus tendre, s'évanoüit: Elle étoit encore dans cet état lorsque Céphaès lui amena Tanzai. Le plaisir qu'il avoit de la revoir, céda pour quelque tems à la crainte qu'il eut de la perdre. Néadarné! ma chere Néadarné! S'écrioit-il, ah! ne devois-je vous retrouver

que pour trembler pour vos
jours ? Cruelle Fée ! étoit-ce là
les malheurs dont tu me me-
naçois ? Néadarné , à la voix ,
& aux baisers redoublez de
son époux , ouvrît les yeux , &
l'embrassant à son tour. O
Tanzai ! ô repos de mes jours !
est-ce donc vous que je revois !
que votre absence m'a couté
de larmes ! hélas ! le plaisir
seul de votre retour , peut éga-
ler la douleur que votre départ
m'a causé : ils n'auroient point
fini leurs regards , & leurs
transports , si le Roi impatient
de sçavoir comme étoit le Prin-

ce , ne les eut interrompus pour s'en instruire : Sire , lui dit-il , cette Ecumoire rattachée à ma boutonniere vous annonce qu'elle ne m'incommode plus , & je suis le plus trompé du monde , si la Princesse interrogée demain , ne vous donne du reste , des nouvelles fort satisfaisantes. Le Roi alloit demander comment ce miracle s'étoit fait , lorsque les Courtisans entrèrent en foule dans l'Appartement : l'impatience où ils étoient de revoir Tanzai , ne leur avoit pas permis de diffé-

rer leur hommage. Saugrenutio y arriva avec eux , non que le même desir le pressât , mais pour sçavoir seulement , si par hazard , le Prince n'auroit point perdu son Ecumoire : il pâlit en la revoïant , & Tanzaï ne pût assez se contraindre , pour le bien recevoir : il attribuoit toujours à son refus les malheurs qui lui étoient arrivez , & le dernier de tous lui étant le plus sensible , il avoit résolu de lui en faire , tôt ou tard , porter la peine. Ce fût pour commencer , que devant lui , il s'informa de ce

ET NE'ADARNE'. 26F
qui s'étoit passé, & si un sujet
rebele ne seroit pas enfin pu-
ni. Le Roi, en lui racontant ce
qui s'étoit fait dans l'Assem-
blée, l'assura de l'obéissance
de Saugrenutio qui, mécon-
tent de ces discours, sortit, per-
suadé que le Roi en auroit le
démenti. Les Courtisans, con-
gédiés après lui, Céphaès, &
les deux époux, soupèrent à
leur petit couvert. A présent
que nous sommes en liberté,
racontez-nous, mon fils, dit
le Roi, l'Histoire de votre
desenchantement. Elle est sin-
gulière, reprit le Prince, d'un

air embarrassé, & je vous surprendrai beaucoup, sans doute, quand je vous dirai que ce grand Ouvrage, est celui d'un songe. D'un songe ! s'écria le Roi. Que vouloit donc dire le Singe, & à quoi bon vous faire voïager ? vous auriez dormi ici tout aussi-bien qu'ailleurs ; Mais voïons un peu ce que c'étoit que ce songe ? Sire, dit-il, & vous, Princesse, après avoir parcouru des Pais immenses, je parvins enfin dans une Forêt. Alors il raconta, sans y rien changer, l'aventure de la Fée au Chaudron. Après avoir

quitté cette Fée, poursuivit-il, une envie extrême de dormir vînt m'accabler : Ne pouvant y résister, je m'endormis au pied d'un arbre. Occupé comme je l'étois de tout ce qui m'arrivoit, il auroit été surprenant que mon imagination échauffée ne l'eut pris pour objet. Ces idées produisirent un songe, dans le desordre duquel je me crûs transporté dans un Palais magnifique : des choüettes y parloient ; j'y étois superbement reçu ; je crûs y voir Concombre qui, pour dédommagement de l'Ecumoire, me

264 T A N Z A ï ,

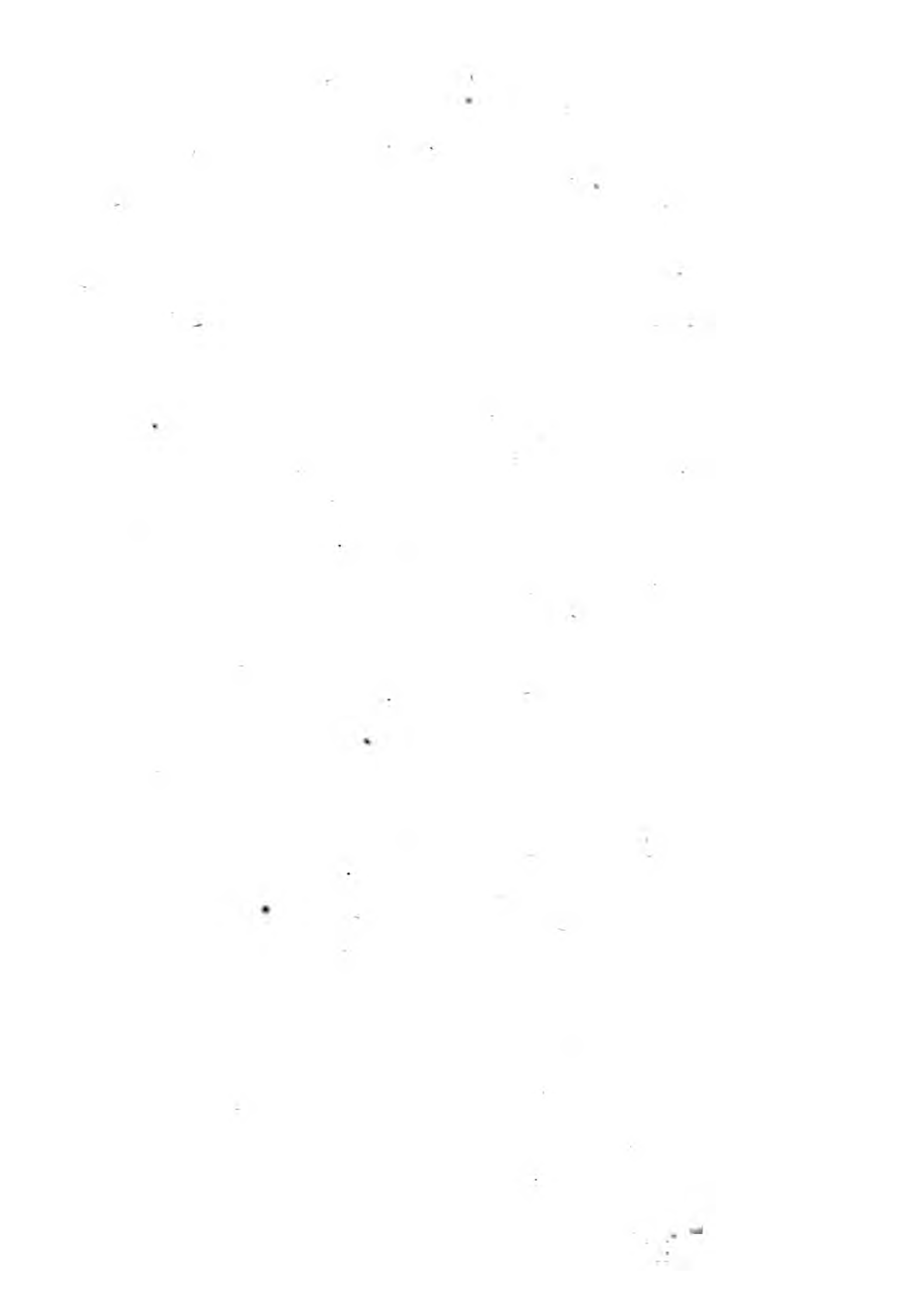
demandoit tendrement de passer la nuit avec elle. On dit bien vrai, lorsqu'on assure qu'en dormant, nous dépendons si peu de nous-mêmes que l'objet du monde qui nous est le plus odieux, triomphe de notre répugnance. Concombre m'assuroit que c'étoit la seule chose qui pût éteindre son ressentiment. Après le combat le plus violent entre l'amour que j'ai pour vous, & la répugnance qu'elle m'inspiroit, notre intérêt mutuel me faisoit céder à ses desirs. Je me suis enfin reveillé, rempli d'es-

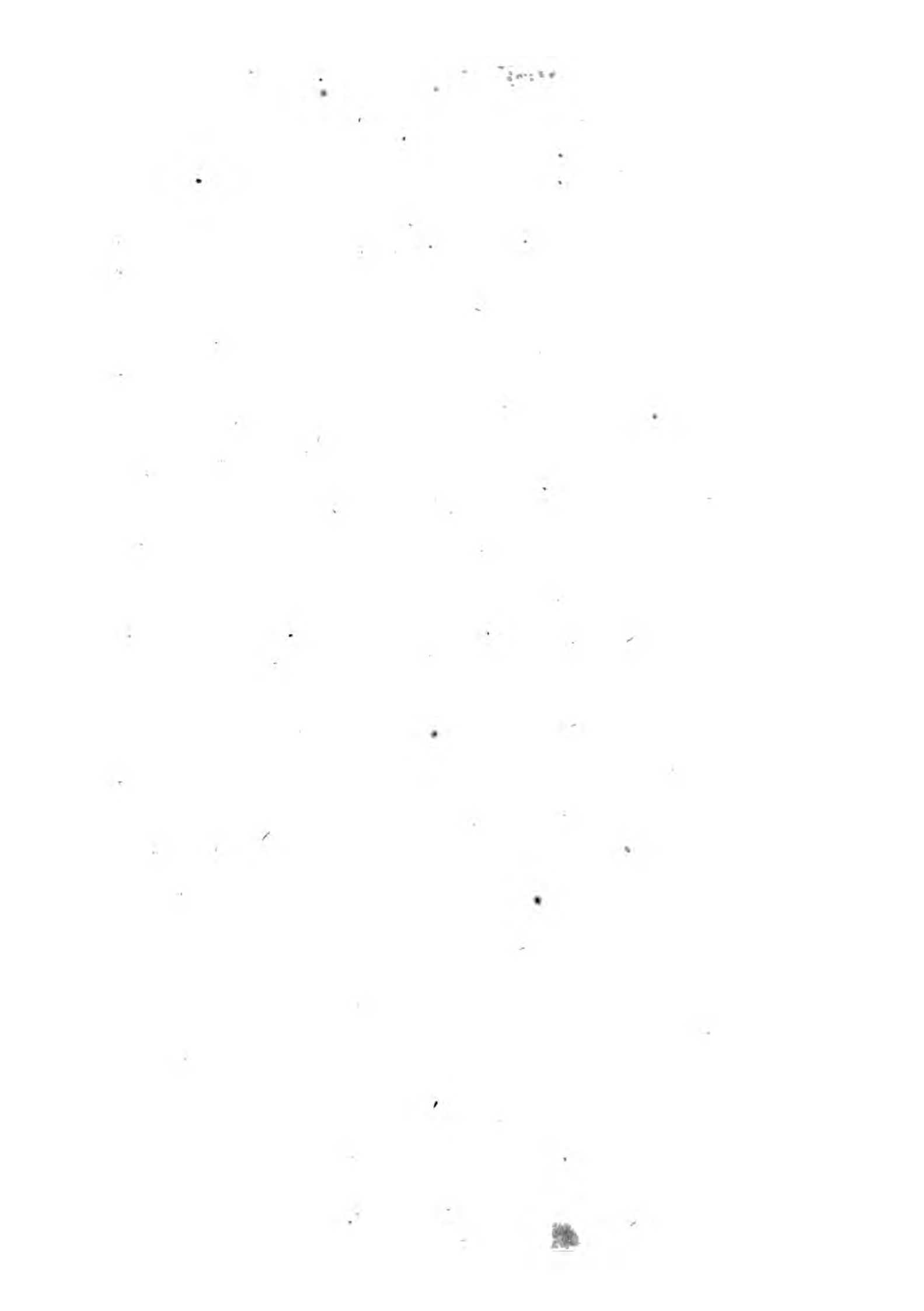
froi, mais pénétré de joie en même tems, quand il m'a été impossible de douter de mon rétablissement. Seigneur, dit alors Néadarné, ce songe est bien suivi, & son effet me paroît admirable. Croïez-vous que ce ne soit qu'une illusion ? Le moïen d'en douter, reprit le Prince, quand à mon réveil, je me suis retrouvé au pied de l'arbre où je m'étois endormi ; Mais, Princesse, ajouta-t'il, il est tard, mon pere, depuis une heure, combat le sommeil, il devrait lui donner les momens qu'il nous ac-

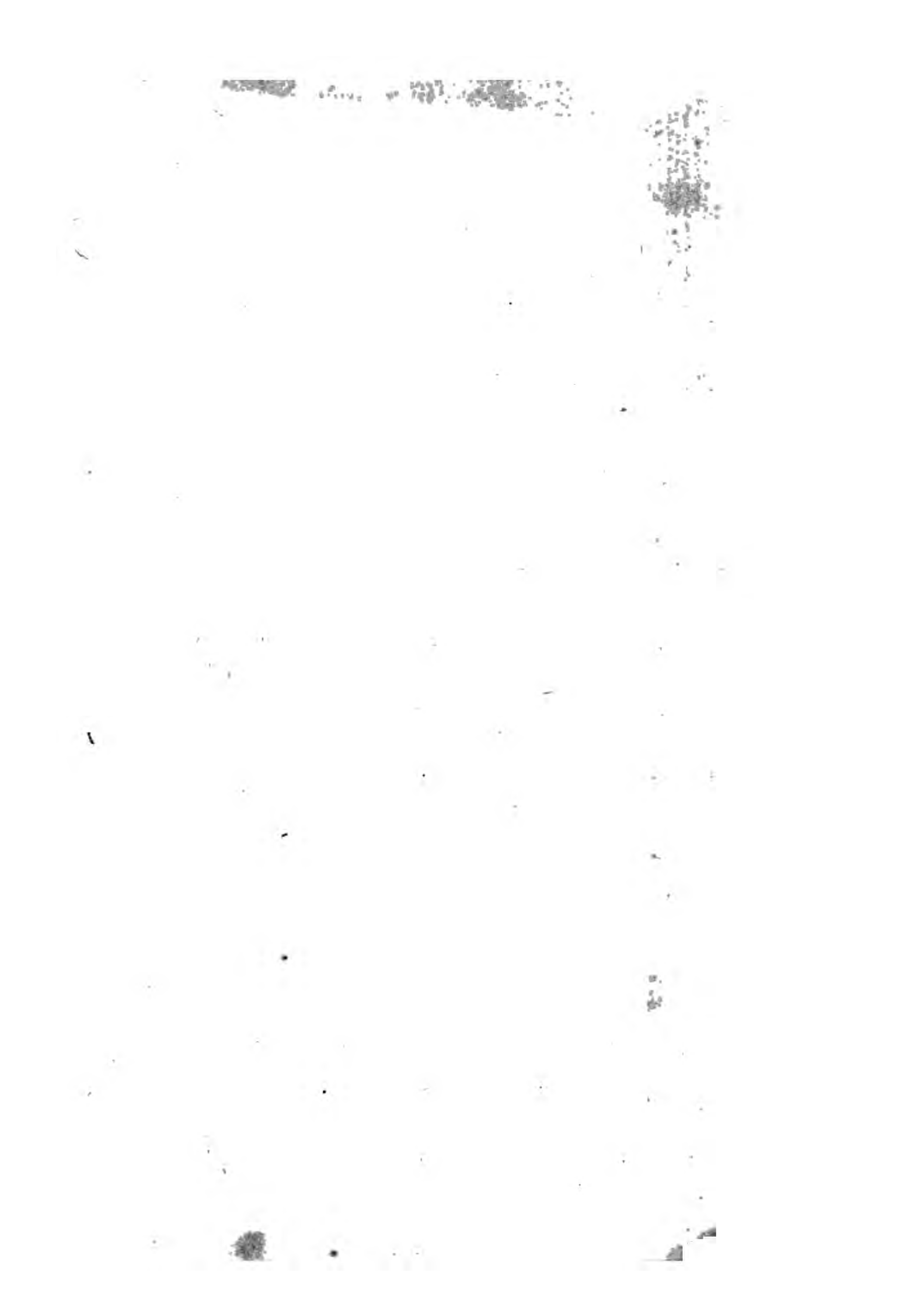
266 T A N Z A ï ;
corde , & je ne ſçais ſi la nuit
fera aſſez longue pour me laiſ-
ſer le tems de vous parler de
tout ce qui nous regarde. Je
n'y penſois pas reprit le Roi :
Allez mes enfans , Dieu vous
garde des Fées. Le Prince , après
avoir donné le bon ſoir à ſon
pere , enleva Néadarné dans
ſes bras , & ſe renferma dans
ſon Appartement pour y gou-
ter les plaiſirs dont on verra le
détail dans la ſeconde partie
de cette véridique Hiſtoire.

Fin de la premiere Partie.

8231853







T. & L. Hannas
13.1.1983

OXFORD UNIVERSITY



ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Fr. II A. 1425

T. & L. Hannas
13.1.1983

OXFORD UNIVERSITY



ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Fr. II A. 1425



T. & L. Hannas
13.1.1983

OXFORD UNIVERSITY



ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Fr. II A. 1425

T. & L. Hannas
13.1.1983